

Invasion

Iléana Métivier

Couverture : Iléana Métivier

Imprimé par Kindle Direct Publishing,
Europe.

Dépôt légal : octobre 2025

ISBN : 978-2-9576813-9-6

EAN : 9782957681396

Prix TTC : 10€50

Ce livre a été publié sur KDP. Livre en broché
dos carré collé.

Couverture par Iléana Métivier

Fleur par Gernot sur Pixabay. Mandala par
Canva.

Polices Georgia, Cinzel, Inria Serif.

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies et reproductions destinées à une utilisation collective ou privée. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

« Cette œuvre a été réalisée sans aucun type d'intelligence artificielle (IA). »

*En art comme en amour,
l'instinct suffit.*

Anatole France

Chapitre 1

Accoudée à la fenêtre de sa chambre, Inaïs contemplait la vaste zone de culture familiale. Cette fin de Trimestre des Bourgeons s'annonçait splendide : les plantes regorgeaient de fruits et de légumes, taches colorées parmi un camaïeu de verts.

Au moins ne mourrons-nous pas de faim. Sauf si une bombe tombe là, juste là, au milieu de cette vie végétale luxuriante. Elle soufflerait probablement notre maison, éclaterait nos corps.

La jeune femme secoua la tête pour chasser ses sombres pensées, quotidiennes et obsédantes depuis le début de la guerre près de trois mois plus tôt. Et puis, elle le savait : aujourd'hui il n'y aurait pas d'explosion puisque les Plaves arrivaient.

Dès le début de l'invasion perpétrée par leur unique voisin, le gouvernement kalian avait incité les civils à rejoindre le sud du pays, distant de la frontière et des combats. Ses parents l'avaient suppliée de revenir avant que Kator ne soit bombardée et que son père ne s'engage... Son père adoré, Slance, dont la famille demeurait sans nouvelles depuis huit semaines.

Mais le village natal d'Inaïs ne l'avait pas suffisamment éloignée des affrontements. Les Kalias avaient encore cédé du terrain à l'ennemi, mieux équipé, mieux formé. D'un commun accord, sa mère et elle avaient choisi, cette fois-ci, de rester. Gabyle et Leel, sa sœur et son frère, étaient d'accord.

Ils étaient de plus en plus nombreux à opter pour cette solution, désireux de prouver aux Plaves ennemis qu'ils n'abandonneraient pas leurs terres. Et puis, des rumeurs commençaient à circuler. Des rumeurs sur des actes de résistance menés dans des villages occupés. Maya, sa mère, avait temporisé l'ardeur de son aînée : avant d'escompter quoi que ce soit, elles devaient jauger leur adversaire et laisser les informations venir à elles.

Le regard volontaire de sa génitrice se rappela à la mémoire d'Inaïs : très en amande et de la couleur du miel de châtaignier. Comme elle. Comme la majorité des Kaliannes. Elle soupira. Le matin même, tandis que la nouvelle concernant l'avancée des Plaves leur parvenait, ses yeux n'avaient plus rien eu de rassurant. Au contraire, Maya s'était détournée le temps de ravalier ses larmes. Leel s'était blotti entre ses bras maternels, mort de peur.

Inaïs glissa une main aux ongles à peu près propres dans ses longs cheveux bruns. D'un geste machinal, elle dégagea le côté gauche de sa tête, rasé jusqu'au niveau de sa tempe. Songer à son petit frère de huit ans l'angoissait. Sa mère et elle avaient-elles pris la bonne décision ? Celle de rester et de lui infliger une vie quotidienne avec les Plaves...

Elle se répéta alors son mantra :

Nous sommes plus en sécurité ici qu'à l'arrière. Les Kaliens ne bombardent pas les villages occupés. Ils s'acharnent sur la ligne de front.

La porte derrière elle s'ouvrit à la volée. Gabyle, en sueur dans son tee-shirt rose flashy strié de jaune soleil, se figea brusquement.

— Ils sont là, Inaïs. Ils arrivent !

Elle peinait à recouvrer son souffle. Elle avait dû courir depuis son point d'observation, sur le chemin caillouteux menant au bourg. Elle s'y était postée dès son petit déjeuner avalé et elle n'était pas rentrée manger à midi.

Inaïs s'approcha et posa les paumes sur ses épaules.

— Ça va aller.

— Les Plaves arrivent ! répéta Gabyle, paniquée.

Ses lèvres tremblaient et les larmes dévalaient ses joues légèrement rebondies. Inaïs la serra contre elle. La jeunesse de Gabyle la frappa de plein fouet : elle n'avait même pas vingt ans. L'aînée musela sa propre terreur pour chuchoter d'une voix douce :

— Cale ta respiration sur la mienne, frangine.

Elle inspira profondément et souffla.

— Encore, l'encouragea-t-elle.

Les amples mouvements respiratoires les apaisèrent peu à peu, mais Gabyle demeura cramponnée à ses hanches. Inaïs releva les yeux.

Leur mère se tenait face à elles, à la jonction des couloirs formant un T. L'effroi creusait les traits de son visage pourtant si bienveillants d'habitude.

Maya ne bougea pas, elle tentait d'absorber la solidarité qui émanait de ses deux enfants soudées l'une à l'autre. Inaïs et Gabyle s'entendaient assez bien malgré une rivalité sous-jacente. Quoi qu'il advienne, elles demeureraient présentes l'une pour l'autre. Et elles se démèneraient pour Leel, qui jouait dans sa chambre, juste à côté de celle des filles.

Cette première certitude rasséréna Maya. Sa seconde conviction, celle qui était née à l'instant où elle avait tenu Inaïs pour la première fois entre ses bras, lui permit de reprendre courage : elle ferait n'importe quoi pour sa progéniture.

Ils avaient longuement hésité à savoir qui, de Slance ou elle, s'engagerait dans l'armée pour défendre leur pays. Mais ils avaient convenu que son intelligence, couplée à son sens du sacrifice pour leur descendance, leur garantirait un maximum de chances de survie. Non pas que Slance en soit dépourvu ; Maya déployait simplement un immense instinct parental.

Forte de ce rappel, la mère de famille redressa les épaules. Son mètre soixante n'impressionnerait sûrement pas les Plaves, mais ce qu'ils liraient dans son regard ambré changerait la donne.

Inaïs s'éloigna de Gabyle.

— Reste dans notre chambre, si tu veux.

— Hors de question ! refusa la cadette, catégorique. On affrontera cette invasion en famille, ensemble.

Gabyle s'épongea les yeux à l'aide d'un vieux mouchoir à pois tiré de son pantalon de toile fine.

— Je préviens votre frère, installez-vous dans la cuisine, intervint Maya. Je suis fière de vous, les filles.

Elles s'accordèrent un ultime hochement de tête avant de s'exécuter.

La tension ambiante étouffait Inaïs. Les rangements massifs de la pièce assez grande, mais encombrée, accentuaient l'atmosphère suffocante.

Leel, tel un petit coquillage arrimé à son rocher, gardait ses ongles enfoncés dans les épaules un peu dodues de Maya. La matriarche s'attabla, son dernier-né pelotonné contre elle ne bougeant pas d'un iota. Elle ne parvenait plus à le porter.

Que faisaient donc les Plaves ? Gabyle ne les avait pas repérés de si loin... et la route ne menait qu'à leur maison et à celle des voisins, située derrière chez eux.

Se pouvait-il que les envahisseurs aient décidé de passer leur chemin ? De s'établir directement dans la petite demeure chaleureuse jouxtant leur propriété ? Les Lay avaient quitté la région, faisant promettre aux DesLac de veiller sur

leur foyer... Maya ne pouvait pas interdire l'armée de s'y installer. Elle savait que les Plaves procédaient ainsi : ils élisaient domicile dans les résidences vides en priorité. Ils en obtenaient la liste grâce aux registres officiels. Puis, ils squattaient chez l'habitant durant des semaines, jusqu'à « sécuriser la zone ». Ensuite, ils repartaient, laissant derrière eux des hommes pour maintenir leur joug.

Égoïstement, Maya espéra qu'entre la maison libre de leurs voisins et leur emplacement géographique, les Plaves ne viendraient pas chez elle.

Toc, toc.

— Caporal Espen de la Force armée de Plavie ! Ouvrez !

Leel fondit en larmes.

— Immédiatement !

La porte d'entrée trembla sous un violent coup de pied. Gabyle se pétrifia en se collant à sa mère. Inaïs contourna la grande table ronde au milieu de la cuisine et ouvrit à la volée. Son père avait construit cette porte massive de ses mains. L'irrespect de l'envahisseur avivait une telle rage en elle que la jeune femme ne ressentit plus de peur.

Le tissu fleuri de son tee-shirt tremblotait au rythme effréné de son cœur. À ses tempes bourdonnait son sang propulsé à toute vitesse.

Un homme assez grand, les cheveux coupés ras et grisonnants, la toisa. Sous ses iris polaires,

Inaïs prit conscience de son geste. L'effroi rampa dans son ventre. Sa respiration se bloqua quelque part dans sa poitrine. Mais sa volonté, toujours aux commandes, lui ordonna de soutenir l'examen visuel.

Elle verrouilla ses mâchoires, bien campée sur ses deux jambes chez elle, dans sa maison. Derrière, Leel peinait à contenir ses sanglots.

— Dégage.

Le gradé ne lui laissa pas le temps de se pousser. Il la bouscula. La poignée de bois s'enfonça dans ses reins, mais elle retint un gémissement de douleur. Elle se redressa vivement et avisa alors les hommes debout dans la cour.

Dans un état repoussant, leurs uniformes aux taches grises, noires et beiges couverts de poussière, ils titubaient sous le fort soleil de l'après-midi.

Inaïs referma la porte, se focalisant sur la discussion entre le caporal Espen et Maya.

— ... que trois chambres. Mes filles en partagent une.

— Sous ce toit, je suis le seul habilité à répartir les couchages, trancha Espen en caressant la crosse de son arme maintenue dans un holster de ceinture. Fais-moi visiter.

D'un geste sec de l'index, il désigna Inaïs, puis le couloir.

Si seulement quelqu'un attendait là, derrière le mur, pour tirer une balle dans la tête de ce connard.

Mais l'homme l'enjoignit à passer la première.

Gabyle s'avança en même temps. Sa sœur ne la laisserait pas seule avec le Plave. Inaïs en fut soulagée. Ensemble, elles franchirent en deux enjambées la largeur du couloir pour présenter le salon, pièce spacieuse pourvue d'une bibliothèque garnie sur le mur de gauche, et d'un canapé en L bénéficiant d'une vue sur une terrasse. Plus loin, des arbustes masquaient le terrain des voisins.

— Il se convertit en lit ? questionna Espen en désignant le sofa couvert de lés dans les tons violines.

Inaïs répondit par la négative.

Le caporal vérifia en renversant les coussins moelleux de l'assise. Derrière elle, la cadette se crispa. Devant tant de grossièreté, la colère de l'aînée bouillonnait aussi.

Elles devaient se contenir.

Cet homme, avec son air mauvais, n'hésiterait pas à user de violence. Non seulement il l'avait déjà poussée, mais il devait en plus conforter son autorité sur cette contrée nouvellement conquise.

— La partie nuit se trouve par là, articula difficilement Inaïs en retournant dans le couloir, qu'elle emprunta.

Arrivée au bout, elle montra sa droite et expliqua :

— Voici la chambre de mes parents.

Puis, en désignant les deux pièces en face d'eux :

— Là, celle de mon petit frère, ici, celle que nous partageons, ma sœur et moi. Les deux portes du côté gauche desservent la salle de bains et les toilettes.

— Au moins, vous ne chiez pas dans un trou au fond du jardin, comme la plupart des sauvages qui peuplent cette région.

Inaïs pinça les lèvres pour ne pas rétorquer qu'eux, *au moins*, ne déféquaient pas dans de l'eau potable. Eau qui manquait tellement aux Plaves qu'ils les envahissaient pour la leur voler.

Le caporal Espen fouilla sommairement chaque pièce. Immobile dans le couloir, Gabyle collait Inaïs qui ne quittait pas des yeux leur violeur d'intimité. Lorsqu'il eut terminé son tour du propriétaire, ils regagnèrent la cuisine d'un pas raide.

À la vue du gradé, Leel plongeait le nez dans le cou de sa maman, toujours assise. Cette dernière jeta un coup d'œil anxieux à ses filles. Elles semblaient bien se porter.

— Le matelas supplémentaire sous le lit du gamin, vous l'installerez dans sa chambre.

Il ouvrit la porte d'entrée avant de crier :

— Derry, Auryn, Matai, Ludek !

Quatre soldats ivres de fatigue s'avancèrent. Ils envahirent la cuisine de leurs imposants gabarits. Leur odeur corporelle, mélange de vieille crasse et de sueur, souleva le cœur d'Inaïs.

— Auryn et Derry, dans la chambre des filles. Matai et Ludek, vous prenez celle du même.

— Monsieur ! interpella Maya d'une voix ferme. Où mes enfants vont-ils dormir ?

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Prévoyez un petit déjeuner et un repas par jour à mes gars. Faites-leur les lits et montrez-leur la douche. Qu'ils ne manquent de rien, ou je trouverai un moyen de vous soumettre.

Il fixa une seconde les cheveux de Leel avant d'épingler Maya de ses prunelles boueuses. La mère de famille ne baissa pas les yeux :

— J'ai compris.

Le gradé se tourna vers ses hommes, qui esquissèrent le salut militaire plave : leur paume droite tapa leur poitrine puis s'offrit à leur chef.

Le caporal hocha la tête devant ce symbole d'allégeance, puis disparut dans un claquement de porte.

Une chape de plomb rampa sur l'assistance.

Nous y voilà, comprit Inaïs en dévisageant brièvement les soldats. L'un d'entre eux a peut-être tué, blessé ou capturé mon père.

— Madame..., croassa l'un des hommes en retirant son casque, découvrant ainsi un crâne chauve, pouvons-nous avoir de l'eau potable, s'il vous plaît ?

Son accent à couper au couteau le rendait difficilement intelligible. Les femmes de la famille DesLac affichèrent cependant leur surprise. Elles ne s'attendaient pas à tant de politesse.

— Maman... ça pue.

Le filet de voix de Leel éclata l'instant de stupéfaction.

Gaby se faufila afin d'atteindre le palier. Elle plia en accordéon le rideau opaque qui masquait la fenêtre de la porte d'entrée, puis ouvrit le battant supérieur. Le mince courant d'air ainsi créé avec l'ouverture au-dessus de l'évier commença à chasser l'atmosphère viciée. Dans le même temps, Maya parvint à poser son fils et à se relever pour sortir des chopes d'argile blanchâtre.

— Je vais te montrer la salle de bains, proposa Inaïs au soldat le plus proche d'elle.

Il opina à peine du menton, sans même tenter un contact visuel. Un voile de fatigue recouvrait ses anneaux chocolatés mouchetés

d'éclats verts. Inaïs en aurait presque éprouvé de la pitié s'il n'avait pas été plave. Son image déplorable lui renvoyait trop la souffrance de son propre peuple.

Elle tourna les talons, suivie par l'homme qui supportait un énorme sac à dos et un fusil en bandoulière. Le chauve et lui arboraient des armes différentes des deux autres, mais Inaïs s'y connaissait trop peu pour les nommer. Elle ignorait qu'à cet instant précis, elle désignait la douche et le placard des serviettes à un tireur d'élite : un sniper qui ne manquait pas ses cibles.

Depuis la veille, Auryn avait l'impression d'observer le monde à travers un épais brouillard. La marche à une cadence infernale, combinée à la faim et à la soif des derniers jours, l'avait poussé dans ses retranchements.

Être ici, dans un village ennemi, pour la première fois depuis le début de la guerre n'arrangeait rien. Si la végétation kalianne lui avait paru exotique, ces gens provoquaient en lui un véritable choc culturel. Mais son cerveau embrumé ne parvenait pas à en analyser les causes. L'épuisement l'accabla davantage.

Il se déchargea enfin, songeant vaguement qu'il n'était pas sûr de posséder un uniforme utilisable dans son barda. Il se tourna ensuite vers la double vasque, renversa les brosses à dents sur le rebord à la propreté douteuse et se remplit un verre d'eau qu'il avala d'un trait. Il savait qu'il ne devait pas

boire trop vite, mais la déshydratation muselait sa raison. Le contenu de quatre gobelets gonfla son estomac, calmant sa faim au passage.

Le voile se déchira un peu.

Il attrapa une serviette douce sous le lavabo, la déposa sur le chevalet et, moins de deux minutes plus tard, un jet le rinçait de la tête aux pieds.

Son corps s'était habitué à des conditions de vie pitoyables, il apprécia avec simplicité de se débarrasser de sa crasse, peu importait la température de l'ondée.

Sa première douche en deux mois.

L'eau chaude se mêla à l'eau froide.

Auryn ferma les paupières, offrit son visage aux gouttelettes et savoura l'instant.

L'eau douce... ce liquide si précieux pour lequel il se battait. Trop polluée de son côté de la planète.

La Plavie atteignait progressivement, et ce depuis des années, son point de rupture. De choix politiques désastreux en indifférence collective, ils n'avaient plus eu d'autre option que de piller cette denrée vitale chez leur voisin.

D'un coup, il se souvint qu'ici, en Kalian, l'eau n'était pas potable à tous les robinets. Il jura en cherchant des yeux le savon. Il espéra qu'il ne tomberait pas malade...

Auryn avisa les petites figurines disposées en rang d'oignons sur le bord du bac de douche, puis les deux flacons ventousés à la paroi couverte de galets. Il se servit au hasard, renifla le liquide visqueux avant de s'en enduire vivement.

Il n'aurait jamais pu imaginer qu'un jour, dans sa vie, se laver relèverait du luxe. Et que des Kalians le lui offriraient.

Une odeur florale ténue embauma l'air. L'effluve du savon lui parut délicieux. Il se sentait à côté de ses pompes, propulsé dans ce monde qu'il ne connaissait pas et si, si différent du sien... Les Kalians affichaient un mauvais goût criard, avec tous leurs vêtements hyper colorés, leurs murs tapissés de cailloux à la place du carrelage et leurs habitations en bois et en torchis... Rincer sa saleté le coupa de ses considérations.

Lorsqu'il fut séché, il dégota au fond de son sac à dos un caleçon et un tee-shirt à peu près propres, mais n'eut d'autre choix que de renfiler son pantalon couvert de poussière.

En sortant, il avisa à sa droite immédiate un panneau manifestement fabriqué à la main portant l'inscription « Petit coin », retenu par une corde usée et un clou. En dessous, le mioche de la maisonnée avait collé un dessin d'un être à l'apparence vaguement humaine sur le trône.

Auryn sourit en songeant à Alessa : sa petite sœur de vingt-cinq ans ne crayonnait plus de la sorte

depuis longtemps, mais à cet âge enfantin, ils s'entendaient encore bien...

— Derry ! s'exclama-t-il en tournant le dos aux W.-C. et en s'avançant dans le couloir pour couper court à sa nostalgie. La place est libre.

Il perçut le bruit d'une chaise que l'on racle sur le sol, plus loin dans la cuisine. Il s'engagea dans la pièce à sa gauche. Sa nouvelle chambre, devina-t-il. Ou plutôt, celle des deux jeunes femmes en train de changer les draps de la couche dans le coin au fond à droite.

Elles l'ignorèrent superbement.

Auryn délaissa son sac sous le bureau d'angle, puis s'allongea de tout son long sur le lit à gauche de l'entrée. Sur la tête en bois était gravée leur planète ceinte par ses deux lunes. Il jugea ces Kaliannes trop âgées pour partager encore une chambre avec ce mobilier de fillette ; la brune qui lui avait montré la salle de bains avait la trentaine, comme lui. L'autre, plus petite et qui avait hérité de la corpulence un chouya potelée de leur mère, n'était sûrement pas loin de la majorité. À peine posa-t-il la tête sur l'oreiller qu'il lâcha un soupir de contentement. Après tout, il se fichait éperdument d'elles, de leur vie, de leurs goûts...

Le gémissement de pur bonheur du Plave raviva la colère d'Inaïs. Elle l'assassina du regard avant de se rendre compte de ses paupières closes et de son ample respiration.

— Il s'est endormi, chuchota-t-elle à sa sœur.

Gabyle se retourna à son tour pour observer l'ennemi, stupéfaite. Dans la pièce d'à côté, elle entendit l'eau couler. Le chauve à la carrure d'armoire à glace prénommé Derry poussa la chansonnette, ne gênant pas le moins du monde le soldat manifestement mort de fatigue.

La cadette haussa les épaules avant de demander :

— On le réveille pour les draps ?

— Je les ai changés il y a trois jours... Et ça nous fera moins de lessive.

Gabyle acquiesça en silence et sortit de la pièce. Inaïs contempla encore quelques secondes cet envahisseur qui roupillait comme un bébé sur son matelas. Même endormi, ses traits restaient marqués.

Sa colère ne désenfla pas.

Chapitre 2

Comme chaque soir depuis quatre jours, Gabyle se racla la gorge, cracha un mollard visqueux dans le ragoût végétarien qui mijotait sur la plaque de cuisson, puis entreprit de le mélanger consciencieusement.

Son aînée, attablée, éclata de rire. Gabyle lui lança un petit sourire en coin victorieux et rigola à son tour. Inaïs avait conscience du côté puéril de leur fou rire, mais les moments pour relâcher la pression se révélaient bien trop rares. Incapable de se calmer, elle repoussa sa chaise et se plia en deux, des larmes de joie coulant le long de ses joues. Sa cadette ne manquait pas de courage !

Le claquement sec des bottes sur le plancher coupa court à ce moment d'hilarité. Inaïs releva le visage pour croiser le regard désapprobateur d'Auryn, le soldat qui squattait son lit. Figé à l'entrée de la cuisine, il la toisait du haut de son mètre quatre-vingt.

Inaïs fronça les sourcils, attendant qu'il émette les objections qui lui brûlaient manifestement les lèvres.

Si les Plaves et les Kilians formaient jadis un peuple commun, des divergences de gouvernance les

avaient séparés. Un siècle plus tôt, l'unique continent de la planète Terre avait été scindé en deux parties à peu près égales : la Plavie, au nord, et la Kalian, au sud.

Auryn ignorait par quel phénomène les Kalias devaient leurs yeux très en amande. Sous l'attention accrue d'Inaïs, il trouva son regard magnifique. Les dernières perles salées teintaient ses iris de reflets dorés. Ses cils noirs et courbés, ainsi que ses sourcils assez épais, accentuaient la couleur mouvante et cette forme typiquement commune à la population envahie.

Auryn déglutit, sonné. Il ne s'attendait pas à être muselé par un simple coup d'œil, encore moins si provocant. Il se retrouva propulsé dans le même état d'égarement qu'à son arrivée, il commençait pourtant à prendre ses marques dans cette maison. Inaïs ne cillait pas. Le cœur du soldat accéléra comme s'il s'était mis à courir.

— Tu as un problème ? questionna froidement son hôtesse forcée.

Son ton glacial eut au moins le mérite de calmer ses ardeurs.

— Faites moins de bruit. Matai dort, il est de garde cette nuit.

Gabye ouvrit le placard sous le plan de travail et sortit les assiettes d'argile. La faïence

colorée s'entrechoqua. Les mâchoires d'Auryn se verrouillèrent d'agacement.

Le caporal Espen les avait briefés : la population les testerait. Ils ne devaient rien laisser passer pour le moment.

Gabyle n'avait pas réfléchi ! Quand Auryn s'avança, la colère figeait ses traits. Elle prit peur.

— Par..., bredouilla-t-elle.

Inaïs se releva vivement de sa chaise et s'interposa. Dans la cuisine, l'atmosphère saturée crépita.

— Ne t'approche pas de ma sœur, commanda la première-née.

D'un geste machinal qui, inconsciemment, la détendait, elle rejeta ses cheveux longs pour dégager son côté rasé. Auryn eut l'impression qu'elle lui projetait une bouffée de son odeur corporelle en plein visage. Il l'identifia aussitôt. Elle l'enveloppait désormais chaque nuit. Il l'avait appréciée d'emblée. Il pensait qu'il s'agissait de la lessive familiale.

Elles n'avaient pas changé les draps. C'est son odeur à elle. Je dors dans son lit et c'est son odeur que je goûte depuis trois nuits...

Inaïs sentait son corps fourmiller d'énergie. Elle se tenait prête à bondir sur ce Plave s'il esquissait le moindre mouvement. Contre toute attente, Auryn la fixait, presque bouche bée.

Il inspira, secoua très légèrement la tête de gauche à droite avant de soupirer. Dans un sursaut orgueilleux, il menaça :

— Ne m'obligez pas à revenir.

Gabyle hocha la tête.

Inaïs croisa les bras sous sa poitrine. Auryn suivit son mouvement des yeux. Le col rond soulignait la naissance de ses seins. Un peu plus bas, il remarqua deux pointes qui ne signifiaient qu'une chose : elle ne portait pas de soutien-gorge.

Il se détourna, niant de toutes ses forces la chaleur qui incendia soudain ses reins.

Ces Kaliannes n'ont aucune pudeur.

Arrivé dans la chambre, il attrapa rageusement le premier bouquin qui lui tomba sous la main dans la petite bibliothèque au pied du lit de Gabyle. Derry, avachi sur le lit de la cadette, arqua un sourcil interrogatif, qu'Auryn préféra ignorer en s'installant au bureau. Chamboulé comme il ne l'avait jamais été, il se plongea dans sa lecture.

C'était trop. Trop à gérer pour sa résilience déjà mise à rude épreuve depuis la mobilisation générale. Retrouver un rythme de vie à peu près normal lui retournait la tête. Ce n'étaient qu'une simple odeur et un corps qui éveillaient en lui certains besoins non assouvis depuis plusieurs mois.

Il ne pouvait pas ressentir cette attirance pour une ennemie. Il la musela donc avec soin et fermeté.

— Leur bouffe est bonne, déclara Derry en s'installant sur le rebord de la fenêtre ouverte.

— Mmh. Il manque un peu d'insectes, quand même, argumenta Auryn en retirant son pantalon.

— Quand même... leurs légumes ont du goût.

Auryn s'allongea, en caleçon et tee-shirt sur le lit d'Inaïs. Il inspira à peine, ne désirant pas se replonger dans son tourment de la fin d'après-midi.

Derry remarqua ses sourcils froncés et hasarda :

— Quoi ? Ça va te faire mal d'avouer que les Kilians ont de la meilleure nourriture que nous ? Y a qu'à observer leur façon de cultiver pour le deviner... Leurs plantes ne poussent pas dans de la flotte dopée aux engrais.

Le soldat chauve laissa son regard errer parmi les larges rectangles agricoles. Luxuriants, bourdonnants, appétissants... Il n'avait jamais rien vu de tel. En comparaison, la Plavie n'était qu'une contrée bétonnée aux usines colossales.

— Je les ai interrompues tout à l'heure.

Derry reporta son attention sur son ami, qui poursuivait :

— Les deux sœurs se bidonnaient. Je suis sûr que c'était lié à ce qu'elles cuisinaient.

— Et alors ? Dans le pire des cas, elles crachent dans la marmite.

Derry haussa les épaules pour appuyer son propos, il s'en fichait comme de sa première chaussette. Pour enfoncer le clou, il ajouta :

— Franchement, tu le ferais pas, à leur place ?

— Elles pourraient nous empoisonner. Avec toutes leurs plantes potagères, il y en a bien au moins une qui, mal préparée, nous enverrait au tapis.

— Trop suspect, décréta Derry en jetant un coup d'œil professionnel aux cultures. Elles flippent... comme tous les habitants du village. T'as bien remarqué, pendant les rondes, qu'ils n'osent pas sortir de chez eux. Imagine si les soldats d'une même maison tombaient malades d'un coup, mais pas les proprios. Ils ne s'y risqueraient pas.

— La brune qui a notre âge n'est pas faite de ce bois-là. Tu l'aurais vue me barrer la route... Le caporal lui en aurait retourné une.

— Heureusement que t'es pas ce vieux garçon aigri ! s'exclama Derry en lui lançant un clin d'œil.

— Tu le regretteras demain, quand on aura tous la chiasse...

Ils éclatèrent de rire. Auryn ne pensait pas que les DesLac puissent leur nuire. Maya, la matriarche, se montrait même plutôt accueillante, mais les deux sœurs pouvaient comploter. Elles le faisaient sûrement déjà. Peut-être que leur mère jouait les faux-culs pour les couvrir...

Ou alors, elle a juste peur qu'on s'en prenne à ses enfants. Certains soldats utilisent le viol pour soumettre les Kaliannes.

À cette pensée, son rire mourut au fond de sa gorge. Les gradés fermaient les yeux, alors qu'ils connaissaient le nom des monstres.

Auryn songea aux prostituées plaves qui ne tarderaient plus. Peut-être parviendraient-elles à étouffer les vices de ces hommes...

Avant la mobilisation générale, il ne connaissait de l'armée que son service militaire effectué près de dix ans plus tôt. Durant ces huit mois, il avait appris à obéir et à manier des armes, il s'était montré doué pour le tir et en avait fait sa spécialité. Il était alors loin, très loin d'imaginer que son gouvernement projetait d'envahir son voisin et encore plus loin d'imaginer que cette guerre ouvrirait la voie à un vaste réseau de prostitution. Si cette dernière était légale en Plavie, bien que jugée immorale, le caporal Espen avait été formel : les

dirigeants organisaient l'acheminement et payaient les putes pour distraire les soldats basés en Kalian.

— En parlant des frangines..., chuchota Derry en reportant son attention sur l'extérieur.

— Elles viennent bosser ?

Le chauve acquiesça.

Auryn n'avait pas immédiatement saisi le rythme de vie de ce peuple étranger. Il était si épuisé qu'il avait dormi à la moindre occasion, donc dès qu'il n'était pas en mission ou en train de se goinfrer.

Le matin même, lors de son petit déjeuner supervisé par Maya, Derry l'avait questionnée sur l'absence de ses enfants. Elle leur avait expliqué que dès les premières chaleurs estivales, les Kaliens se levaient aux aurores pour travailler jusque vers onze heures, puis ils faisaient une sieste ou s'occupait calmement avant de s'y remettre vers dix-huit heures. Ce Trimestre des Grosses Chaleurs promettant d'être caniculaire, sa famille suivait ce rythme depuis deux bonnes semaines.

— Laquelle tu mates ? le taquina Auryn en se glissant sous son plaid léger pour ne pas sentir les moustiques le piquer.

Maya avait parfaitement raison, le premier jour de ce trimestre avait été beaucoup plus chaud que d'habitude. Le soldat regrettait de devoir se couvrir.

— Inaïs. Gabyle est trop jeune, franchement. Elle doit même pas avoir vingt ans.

Derrière Derry, le sommet des nuages cotonneux prit une teinte rose pâle. Pour la première fois depuis trop longtemps, Auryn apprécia la beauté d'un coucher de soleil. Il se souvint de sa première semaine sur ce sol, lorsque les combats se déroulaient à des kilomètres, lorsqu'il n'avait jamais tué d'être humain. Il se rappela ces incroyables instants où la nature s'offrait à lui, où il se gavait de ces paysages féériques.

Il était né à Pivost, la capitale de Plavie, comme beaucoup de ses congénères. Les barres d'immeubles ne permettaient ni d'admirer les couchers de soleil ni les levers des lunes et encore moins les constellations. Son œil de peintre avait gravé dans sa mémoire les moindres détails. La vision de la boîte crânienne explosée de sa première victime les avait balayés.

Le rose s'accroissait tandis que le ciel s'obscurcissait. De la pulpe de ses pouces, Auryn pressa ses paupières pour chasser les images traumatisantes.

— Ça va ? interrogea son ami, soucieux.

Ils échangèrent un regard franc. Derry occupait le deuxième poste de sniper dans la section. Après deux mois à survivre ensemble dans les pires conditions possibles, ils se connaissaient. Leurs confidences les liaient. Ils vivaient la même chose, à

la différence que Derry s'efforçait de garder son optimisme. Auryn, lui, se sentait de plus en plus déphasé.

— Tu verras... ça ira mieux, promet le chauve. Ici, on va souffler un peu. Et autant se concentrer sur ce qu'on a sous les yeux... Ramène-toi. Inaïs a vraiment un joli petit cul.

— On dirait que tu as quinze ans, sourit Auryn en glissant un bras sous sa nuque.

— Si j'avais quinze ans, je banderais comme un âne ! Elle est sur la pointe des pieds pour récolter les cerises les plus hautes. Son tee-shirt...

Auryn rejeta la fine couverture pour s'approcher discrètement. Derry et lui pouffèrent.

Inaïs attaquait une autre branche et, d'une main experte, attrapait les petits fruits presque noirs. Elle recommença l'opération en se grandissant, dévoilant son ventre à la peau dorée. Intérieurement, Auryn reconnut qu'elle était belle. Une tresse plaquée faite à la va-vite dégageait ses traits. Auryn apprécia l'angle courbe de sa mâchoire et celui, un peu plus cassé, de sa nuque. Son visage ainsi relevé, elle observait l'arbre avec attention.

D'un coup, elle bondit, saisit une branche robuste, la crocheta de ses jambes et disparut dans le feuillage.

— Je viens de tomber amoureux, chuchota Derry sur le ton de l'humour.

— T'es con, pouffa Auryn alors qu'il affichait un étonnement identique à celui de son camarade.

— Attends... c'est pas en Plavie qu'on verrait ça. Franchement, les femmes de chez nous sont si pâles... et sérieuses et... sans surprise.

Auryn garda le silence, l'attention fixée sur le feuillage tremblant au gré des mouvements d'Inaïs.

— Les Plaves n'en ont pas l'occasion, c'est tout, lâcha-t-il du bout des lèvres. Tu avais déjà grimpé à un arbre avant cette guerre ? Non, voilà. C'est encore moins accessible pour une femme de chez nous.

— Et cette liberté te plaît pas ?

Auryn tourna les talons pour se rallonger.

Se sentait-il plus attiré ou dérouté par cette nouvelle culture qu'il découvrait à travers les Kaliannes de la maisonnée ? Il balançait entre les deux. Il était sûrement encore trop traumatisé pour se laisser aller à quelque chose d'aussi simple que de contempler une belle femme.

À plat ventre sur le lit, il enfonça sa tête dans l'oreiller d'Inaïs avant de rabattre la couverture. Il inspira, oscillant entre la colère et le désir, la haine de se trouver ici et la douceur qu'il pouvait tirer de cette odeur qu'il aimait.

Son odeur.

Chapitre 3

— Je vais y aller, maman, ne t'en fais pas.

Inaïs s'efforça de maintenir le ton de la conversation alors que les quatre Plaves s'empiffraient juste derrière elle. S'ils étaient arrivés plus tôt dans la saison, les DesLac n'auraient même pas eu suffisamment à manger pour eux tous. La famille espérait que la canicule ne durerait pas trop longtemps, si le soleil détruisait en partie les récoltes, ils devraient se rationner. Une chose était limpide pour Inaïs : son petit frère n'endurerait pas la moindre privation pour nourrir l'ennemi.

L'ainée jeta une poignée de feuilles mortes dans le *rocket stove*, leurs lasagnes végétaliennes manquaient encore un peu de cuisson. Le four de métal gagna aussitôt quelques degrés.

Depuis six jours qu'elle partageait son quotidien avec les soldats, Inaïs commençait à percevoir leur personnalité. Derry, le colosse chauve, se révélait plutôt jovial et très poli. Il avait tenté d'ouvrir la discussion avec elle deux ou trois fois, mais elle ne s'était pas sentie capable de fournir un tel effort. Sa mère, en revanche, lui adressait la parole avec moins d'appréhension. Pour faire passer son message au groupe, Inaïs aurait donc besoin de la présence de Derry : il arrondirait les angles.

Auryn, son comparse, affichait sans conteste une meilleure mine qu'à son arrivée. Inaïs ne parvenait pas réellement à le cerner. En compagnie de Derry, il semblait s'adoucir et ne paraissait pas méchant, mais les rares fois où Inaïs et lui s'étaient parlé, la tension avait été palpable. Elle ignorait la façon dont Auryn prendrait son propos. La jeune femme avait bon espoir qu'il se range derrière Derry.

Quant aux deux autres, Ludek et Matai, ils étaient pour elle des ombres discrètes, mais dangereuses. Ils sortaient peu de la chambre de Leel, Inaïs ne savait pas ce qu'ils y fabriquaient. Toujours fourrés ensemble, leurs regards hargneux et leurs muscles saillants la mettaient mal à l'aise.

— Je ne veux pas que tu y ailles.

Maya servit de l'eau aux hommes avant de se tourner vers son aînée pour appuyer son refus.

— Les légumes se gâtent et nous avons au moins besoin d'œufs. Je ferai l'aller-retour chez Lélianée demain matin pour troquer ce dont nous avons besoin.

Maya épingla sa fille. Inaïs comprit très bien le message muet de sa mère, mais elle devait poursuivre cette conversation devant les soldats. Elle voulait juger leur réaction. Elle ajouta :

— Avec ce qu'ils dévorent, nous ne pouvons pas nous terroriser indéfiniment. Sans parler du gaspillage. Nous avons besoin de reprendre le troc.

Elle jeta un coup d'œil calculateur aux gars. Derry releva la tête pour lancer de sa voix grave :

— Le marché hebdomadaire pourra se réinstaller normalement à partir de la semaine prochaine.

— Mais pas attifée comme ça, ricana Ludek en la pointant de son couteau des pieds à la tête.

Inaïs arqua un sourcil interrogateur et contempla sa tenue : un short long marron aux coutures bariolées et un tee-shirt assez large doré.

— Vous devrez vous mettre à la mode plave pour sortir de chez vous, lâcha Derry naturellement.

Inaïs avait entendu parler de cette nouvelle règle, qu'elle pensait réservée aux territoires occupés depuis des semaines. Elle se rendit compte de sa naïveté : les envahisseurs voulaient instaurer leur mode de vie, leur culture, pour invisibiliser la leur. Plus vite ils imposeraient leurs carcans, plus vite ils se sentiraient chez eux...

— Et quelle est la mode plave, au juste ?

Auryn posa sur elle un regard polaire. Il n'aimait pas son ton venimeux. Cette fille prenait trop ses aises avec eux. Elle ne faisait même pas mine de les respecter. Le civil en lui admirait pourtant son courage et sa franchise. Il repoussa cette pensée inconvenante.

— Tes vêtements sont trop colorés, asséna-t-il. Blanc, noir, gris. Voilà la mode en Plavie.

— Et tes poils aux pattes, là, c'est dégueulasse, ajouta Ludek. J'espère qu'ils passeront un décret pour ça. L'épilation, ça te dit quelque chose ?

— Ta gueule, Ludek, je vais vomir.

Matai repoussa sa chaise, raclant le plancher au passage et fit semblant de contenir un haut-le-cœur.

Auryn ne perdait pas une miette de la mine effarée d'Inaïs. Lui aussi avait été choqué par sa pilosité. En Plavie, les femmes se devaient d'être impeccablement lisses. La Kalianne plissa ses yeux de biche pour fusiller du regard l'artilleur désormais debout. Auryn se demanda jusqu'où elle irait. Matai ne laisserait pas passer sa rébellion comme lui avait pu le faire la dernière fois.

— Eh bien, tu commenceras par montrer l'exemple comme un bon petit envahisseur.

Le soldat trapu à l'importante pilosité s'avança d'un bloc vers elle. Auryn resta estomaqué par le sens de la répartie d'Inaïs. Cette femme ne manquait pas de caractère... Ce qui lui plut.

— Ferme-la avant que je t'en colle une. Et baisse les yeux.

Inaïs fulminait.

La sagesse en elle lui dictait d'obéir, de ne pas faire de vagues pour si peu : ils auraient beau édicter tous les décrets qui leur chantaient, ils n'auraient jamais sa liberté. Ils pourraient la couvrir de la tête aux pieds de leur couleur sombre et arracher ses poils un à un, les Plaves ne l'empêcheraient jamais de penser. Elle se plierait peut-être à leur culture, elle resterait Kalianne.

L'autre part d'elle grondait. D'où sortaient ces types si imbus d'eux-mêmes qu'ils se permettaient de juger son apparence ? Jamais aucun Kalian ne se serait autorisé une telle remarque. Cela ne lui aurait même pas effleuré l'esprit : chacun et chacune faisait ce qu'il voulait de son corps. Personne, absolument personne, ne pouvait y redire quoi que ce soit.

— Baisse...

— C'est bon, coupa Derry en s'interposant.

Le large dos du sniper rompit le contact visuel crépitant.

— Écarte-toi, grogna Matai. Cette salope me doit le respect.

Maya attrapa sa fille par la main pour lui intimier le silence. Inaïs avait la désagréable sensation de se cacher derrière Derry, qui faisait rempart de son corps massif. Mais le ton de l'autre ne laissait planer aucun doute : il emploierait la violence pour tenter de la soumettre.

— Matai, lâche l'affaire, intervint Auryn. Elle n'a pas l'habitude, c'est tout.

La voix de Ludek renchérit :

— Allez, viens. On va se faire une partie de SNI pour faire redescendre la pression.

Le bruit de leurs pas dans le couloir commença à chasser la tension ambiante. Maya relâchait sa fille quand le soldat se retourna vers elles.

Inaïs le remercia du bout des lèvres, incapable de plus tant le stress inondait encore son organisme. Derry regagna sa place tandis que Maya desservait.

La jeune femme s'obligea à bouger, à ne pas rester tétanisée au milieu de la cuisine par cet excès de malveillance inédit pour elle. Les Plaves éveillaient tant de haine en elle. Jamais elle n'aurait cru abriter une si sombre émotion. La vérité, nue, naissait dans son esprit : elle avait eu envie que Matai s'en prenne à elle pour enfin pouvoir décharger toute sa colère. Pour se battre. L'injustice qu'elle vivait la faisait bouillir. Elle se sentait au bord de l'explosion, à habiter entre ces murs avec eux.

Elle laissa l'air s'échapper jusqu'à vider entièrement ses poumons. Lorsqu'elle redressa le visage, des prunelles à la profondeur insondable la happèrent une fraction de seconde. Puis Auryn se refocalisa sur le saladier rempli de cerises.

Inaïs se détourna pour attaquer la vaisselle, l'attention perdue à l'extérieur par la fenêtre ouverte au-dessus de l'évier. Derry expliquait à Maya qu'il lui suffirait de teindre quelques vêtements pour pouvoir sortir sans encombre. A priori, les Kilians pourraient s'habiller comme ils le voudraient chez eux malgré la présence de soldats sous leur toit.

Auryn faillit lui reprocher d'en dire trop, mais il se retint. Sous les interrogations de Maya, il percevait les inquiétudes de la mère de famille. Elle les accueillait bien, le jeune homme comprenait la volonté de son ami de la rassurer.

Il goba une cerise, se remémorant malgré lui la vision d'Inaïs sur la pointe des pieds, son tee-shirt coloré remonté au-dessus de son nombril. Il lui jeta un coup d'œil furtif. Son haut doré faisait ressortir le grain de sa peau mate. Et il tombait divinement bien sur ses fesses rebondies... Il ne l'imaginait pas porter les vêtements ternes de chez lui. Elle devrait pourtant obéir, au risque d'essuyer une punition corporelle sévère.

Il nota alors sa coiffure qu'elle ne pourrait assurément pas arborer sur la place du marché. Sa tresse dégageait le côté tondu de son crâne, révélant une oreille à l'arrondi parfait. Des yeux, il caressa la courbe de sa nuque. Comment une coiffure pouvait-elle être aussi sexy ? Auryn comprit que pour lui, elle représentait Inaïs : elle révélait son côté rebelle en même temps que son naturel. La jeune femme se tressait les cheveux à la va-vite, laissant des mèches

folles s'échapper de la natte. Cela lui allait bien, Auryn en convenait. Mais Inaïs devrait rentrer dans le rang pour pouvoir sortir de chez elle.

Chapitre 4

Inaïs s'éveilla d'un coup. Quelque chose la chatouillait sur son avant-bras gauche. Sans brusquerie, elle tourna la tête pour identifier l'araignée, aussi grosse que l'ongle de son pouce, occupée à son exploration. Elle n'était pas venimeuse. Elle la chassa d'une pichenette, l'envoyant valser sous le lit de ses parents.

Une pâle clarté envahissait progressivement la chambre : l'aube poignait. Des flaques sombres s'accrochaient encore sous les meubles et dans les angles, mais malgré l'heure matinale, la jeune femme sut qu'elle ne se rendormirait pas. Sa couche à même le parquet, composée de manteaux et de couvertures superposés, ne lui offrait pas un sommeil réparateur. Sans parler des deux imbéciles de l'autre côté de la cloison, dans la chambre de son petit frère, qui avaient éclaté de rire ou grogné jusque tard dans la nuit. Inaïs avait compris qu'ils jouaient dès qu'ils le pouvaient sur leur console trop énergivore pour leur éolienne. À cause d'eux, ils avaient subi leur première coupure d'électricité hier soir.

Inaïs chassa ses pensées en même temps qu'elle repoussait son drap pour se redresser. Sa rancune contre les envahisseurs devenait tenace. Et sa tâche du matin n'arrangerait rien : elle devait teindre leurs vêtements pour recevoir l'autorisation de sortir de chez eux.

Maya avait fait un essai, la veille, sur l'un de ses chemisiers : elle avait laissé le tissu tremper des heures dans de l'eau infusée de thé noir. Cela avait fonctionné.

Inaïs jeta un coup d'œil à sa mère, allongée au bord du lit. Elle maintenait Leel dans le creux de son ventre. Le front du petit garçon luisait sous le coup de la chaleur ambiante. Gabyle, à l'opposé, roupillait sereinement.

Au moins une qui sera fraîche et dispose aujourd'hui..., songea l'aînée en se faufilant entre le pied du lit et la penderie.

Elle déverrouilla la porte, puis traversa le couloir silencieux pour arriver dans le salon. À sa droite, le canapé sembla la narguer, mais Maya refusait catégoriquement que l'une de ses filles y dorme. La pièce ne fermait pas et le sommeil rendait trop vulnérable. Aucun de ses enfants, ni même elle, ne prendrait le risque de s'y coucher.

La jeune femme, en combishort violet, poussa la baie vitrée. Ses pieds nus se posèrent sur les lames en bois de la terrasse exposée au sud. La rosée les avait à peine mouillées.

Comme chaque matin depuis qu'elle tenait debout, Inaïs chercha des yeux la lune grise. Gardienne du temps qui s'écoule, les Kaliases la vénéraient. Le premier salut d'Inaïs lui était destiné. Les pouces à la base de son nez, la jeune femme étira ensuite ses mains vers le satellite naturel et se grandit

le plus possible en respirant pleinement. Ainsi prenait-elle conscience de cette nouvelle journée qui commençait.

Autour, le chant des oiseaux s'élevait en notes mélodieuses, des trilles vibrants s'y mêlaient parfois. Inaïs sentit son être profond entrer en osmose avec son environnement.

Revenue à sa posture de départ, elle se tourna d'un quart vers la gauche, à l'emplacement présumé de la lune bleue, honorée pour avoir apporté de l'eau supplémentaire sur Kubis, l'unique continent de la planète Terre. Elle ne se montrait qu'une fois par trimestre, pour marquer le changement de saison. Chaque pleine lune bleue était célébrée, parfois avec une simple pensée consciente.

Venait ensuite le soleil, qui, à cet instant, embrasait le ciel. Inaïs joignit ses mains l'une contre l'autre avant de le saluer bien bas. Le dos droit, elle se redressa.

Sur son visage si sérieux depuis le début de la guerre, et plus encore depuis l'arrivée des soldats sous son toit, un sourire apaisé retroussa ses lèvres.

Elle était prête pour cette nouvelle matinée. Elle rejoignit la cuisine d'un pas serein.

Elle teindrait quelques vêtements. Dans deux jours, elle irait au marché. Elle y croiserait Lélianée, son amie d'enfance. Cela lui ferait du bien

de la serrer contre elle et d'échanger quelques mots. Elle espérait qu'elle se remettait de son choix difficile d'abandonner ses études de vétérinaire pour revenir à la ferme familiale : son père s'était engagé pour lui éviter de s'en sentir l'obligation. Lélianée avait dû retourner vivre au domicile parental pour épauler sa mère.

Exactement comme moi.

Inaïs se coupa une large tranche de pain. Elle s'astreignit à ne pas penser à sa vie d'avant. Sa colocation avec Lorelaï, son diplôme d'architecte, son premier emploi dans un cabinet... Elle se sentait bien, à Kator. Elle aimait son appartement lumineux, son quotidien chargé de rires avec son amie, ex-voisine rencontrée sur son palier.

Les Plaves lui volaient sa vie.

Inaïs avala une gorgée de sa tisane chaude en même temps qu'elle rassemblait ses forces pour chasser sa nostalgie. Elle tira une chaise et s'y installa avant d'entamer son copieux petit déjeuner. Même si la mie collait à son palais, même si le jus d'orange lui apparaissait trop acide, même si celui des cerises était fade... elle ne devait pas se laisser abattre.

Au marché, elle entendrait forcément quelque chose à propos de la résistance. Elle en parlerait avec Lélianée. À elles deux, elles connaissaient suffisamment les environs pour saboter les Plaves.

Oui ! Inaïs devait se raccrocher à cette espérance. Elle n'était pas vouée à rester ici, chez ses parents. La guerre se terminerait. Alors, il faudrait reconstruire. Retrouver Lorelaï...

Et mon père.

Elle débarrassa sa table avec des gestes mécaniques, l'esprit fixé sur la première étape de son plan : rentrer dans le rang pour pouvoir dénicher sa meilleure amie sans attirer les soupçons.

À l'autre bout de la maison, elle entendit les bruits caractéristiques des réveils. Elle se faufila à l'extérieur avant qu'un soldat ne déboule et lui demande de le servir. Elle passa devant les fenêtres de la cuisine pour arriver au débarras du jardin. La famille DesLac y entreposait ses provisions et ses outils.

Inaïs ouvrit le battant dans un grincement et attrapa la panière de linge préparée par sa mère et sa sœur la veille. Au-dessus du tas de vêtements, un sachet de papier laissait voir sa contenance : des feuilles de thé noir.

La jeune femme traversa une partie du jardin jusqu'au puits. À côté, un auvent de bois soutenu par quatre piliers ombrageait une table ceinte de deux bancs. Elle déposa son encombrant fardeau à même la terre battue par les multiples passages, puis rebroussa chemin pour aller chercher deux grandes bassines et du vinaigre. Elle les installa sur le sol, puis

dégota un bâton robuste sous la haie brise-vent juste à côté.

Son labeur débuta.

Elle descendit le seau au fond lesté de quelques pierres, puis tira la corde pour le remonter. Elle remplit le baquet, trempa les vêtements, saupoudra de thé. À l'aide du bout de bois, elle mélangea, puis prépara le second récipient avec le vinaigre, qui permettrait de fixer la coloration. Un coup d'œil sur la première cuve lui apprit qu'elle en aurait pour un moment... l'eau était à peine devenue grise.

Elle chercha autour d'elle une plante qui pourrait intensifier la teinte. En avisant Gabyle, qui arrivait un panier sous chaque bras, elle eut une idée.

— Ça va, frangine ? demanda la cadette en voyant Inaïs s'approcher.

— Yep. Je t'accompagne. Je vais prendre quelques cassis pour utiliser leur jus.

Elle pointa les bassines derrière elle. Gabyle acquiesça.

Les sœurs suivirent les sentiers parmi les cultures rectangulaires. Inaïs s'arrêta près d'un buisson aux lourdes grappes noires. Gabyle l'imita avant de jeter un coup d'œil aux alentours. À demi cachée par la végétation luxuriante, elle chuchota :

— Il faut leur toucher un mot à propos de l'eau et de l'électricité. Maman refuse, mais on ne pourra pas continuer comme ça.

— Je sais, opina Inaïs dans un filet de voix. Ça fait plus d'une semaine qu'ils sont là et j'en ai ras le bol de me doucher à l'eau froide tous les soirs.

— Sans parler de la coupure de courant hier. C'est surtout les deux autres qu'il faudrait recadrer...

Les iris bruns de Gabyle balayèrent le sol.

— On ne peut pas parler à Matai et Ludek. Ils sont vraiment trop cons, ces deux-là.

La cadette pouffa. Inaïs s'autorisa un sourire. Lâcher ce qu'elle avait sur le cœur lui faisait du bien.

— Que penses-tu de Derry et d'Auryn ?

L'aînée avala un fruit en réfléchissant.

— J'ignore quoi dire d'Auryn. Il me semble un peu... un peu instable émotionnellement.

Gabyle acquiesça :

— Je crois que Derry le calme.

Inaïs haussa les épaules. Les deux soldats étaient amis, ça, elle l'avait deviné à leurs regards complices et aux rires qu'elle percevait parfois depuis sa chambre. Le tireur chauve influençait forcément Auryn d'une façon ou d'une autre, mais elle ne devait pas non plus trop compter sur lui.

Sa petite sœur la coupa dans ses pensées :

— Derry est celui qui fournit le plus d'efforts pour s'intégrer. Il pourrait jouer les intermédiaires... Tu te sentirais...

— Je verrai, trancha Inaïs en cueillant encore une poignée de baies.

— Merci, grande sœur. À tout à l'heure.

Elles s'adressèrent un vague signe de la tête et Inaïs rebroussa chemin.

Elle émergea pile face au carbet. Sous le toit de chaume étayé par quatre épais poteaux, deux hommes à la carrure virile et à l'uniforme tacheté d'un panel de gris s'attablaient.

— Je vais te mettre une raclée..., fanfaronna Derry en s'asseyant sur un banc de bois.

La planche plia légèrement sous ses kilos de muscles. Aurnyn lui lança un regard goguenard avant de s'installer à son tour. Inaïs s'avança, les rayons du soleil déjà chaud coulaient sur sa peau couleur caramel. Attiré par le mouvement, le soldat releva les yeux vers elle.

Inaïs traça son chemin, soudain incapable d'encaisser cette attention soutenue. Elle ne décocha pas un mot en passant près d'eux. De dos, elle perçut un deuxième regard se visser à elle. Elle déglutit, fébrile.

— Bonjour, Inaïs ! l'interpella Derry.

Elle se sentait agressée par leur simple présence. Elle avait vu le jeu de cartes de Gabyle étalé sur la table et les étincelles de la rage embrasaient désormais son ventre. Ils souillaient tout. Violaient leur intimité sans scrupule. Sapaient leur moral. Les terrorisaient. Leur imposaient leurs lois...

Inaïs s'accroupit, plongea ses mains dans l'eau sombre et pressa les cassis de toutes ses forces. Si seulement elle pouvait broyer l'armée plave de la sorte... Au fond, elle se doutait que même si elle obtenait ce pouvoir, elle ne pourrait sûrement pas l'utiliser. Elle ne se voyait pas ôter la vie d'un être humain.

Devant le mutisme de la jeune femme, Derry fronça les sourcils. Il échangea un coup d'œil avec Auryn pour évaluer la marche à suivre. Son manque de respect était flagrant et les ordres du caporal Espen étaient clairs : tolérance zéro. Dans quelque temps, ils pourraient jouer la carte de l'assouplissement, mais il était encore trop tôt.

Si Derry avait éclaté des têtes d'une simple pression sur la gâchette de son fusil, soumettre les civils se révélait très difficile pour lui. D'autant plus avec cette famille qui les logeait et les nourrissait. Et puis, même s'il ne s'était jamais imaginé une telle improbabilité avant la guerre, il était sous le charme de l'aînée.

Auryn perçut le trouble de son ami. Il connaissait son opinion au sujet des Kalias et sur cette Kalianne précisément. Et si Inaïs était à tomber dans ce combishort au tissu léger, ils ne pouvaient laisser passer son attitude. Ils devaient obéir.

Il se leva à l'instant où elle s'accroupissait et plongeait les mains dans l'eau. Il remarqua ses biceps se contracter tandis qu'une perle de sueur dévalait sa nuque. Il admira son corps souple, sa peau ambrée qui scintillait presque. L'étoffe violette la mettait en valeur.

Derry nota son hésitation et en profita pour agripper son poignet et lui adresser un bref signe négatif du menton. Auryn se dégagea. Ils ne pouvaient pas lui passer cet accès de mauvaise humeur sous prétexte qu'ils n'avaient pas vu une jolie femme depuis longtemps.

Inaïs attrapa un bâton d'un geste fébrile pour remuer les vêtements. Instinctivement, Auryn se dit qu'il devait redoubler de prudence, elle était désormais armée.

En quatre enjambées, il se tint près d'elle. Inaïs avisa ses rangiers juste à côté de son pied droit. Elle se força à dompter son élan de rébellion. Elle ne le regarderait pas depuis sa position accroupie. Hors de question. Déjà qu'il empiétait sciemment sur son espace vital...

— Bonjour, Inaïs.

La voix profonde du soldat accentua son prénom. Le cœur battant, elle se redressa sans bouger d'un iota. Son épaule frôla le torse ennemi. Elle tourna la tête pour répondre :

— Bonjour, Auryn.

Elle avait peur. Son orgueil l'aidait à affronter la situation, le sniper le devinait au pouls effréné qui pulsait dans sa carotide. Sa respiration courte faisait tressauter son décolleté rond. La sueur perlait entre ses seins menus et, comme d'habitude, il devinait ses agaçants tétons sous le tissu couleur prune.

Une lame de désir l'embrasa. Il lutta de toutes ses forces. Il ne voulait pas ressentir cela pour une rivale. Ses yeux harponnèrent les anneaux marron clair, protégés du soleil par sa propre ombre.

Il avait désespérément envie de l'embrasser et de l'étreindre. Ce qu'il lut dans ses prunelles lui fit l'effet d'une claque. Inaïs avait deviné son émoi, et la terreur remplaçait désormais la peur.

Il aurait voulu lui jurer que jamais au grand jamais il ne forcerait une femme, qu'il ne faisait pas partie de ces combattants sans morale... mais il n'était pas là pour la rassurer. À la place, il siffla :

— Ravi de constater que tu peux être polie, quand tu l'as décidé.

Inaïs soupira imperceptiblement.

— Je peux récupérer mon espace vital, maintenant que tu as fait ta démonstration de force ?

— Tu n'as qu'à te soumettre pour vivre en paix, mais tu te rebelles comme une gamine, grinça Auryn. Nous ignorer ne nous fera pas disparaître.

— Comment je pourrais vous ignorer alors que je dors par terre et que vous fouillez nos meubles ! s'écria-t-elle en désignant le jeu de cartes sur la table derrière eux.

Auryn recula d'un minuscule pas sans relâcher son attention. Il ne capta pas que Derry s'était levé, prêt à intervenir. Inaïs l'aperçut à peine, elle était lancée et ne s'arrêterait pas en si bon chemin :

— Comment je pourrais vous ignorer alors que ma famille et moi nous douchons à l'eau glaciale tous les soirs ? Même mon petit frère de huit ans ! Comment je pourrais vous ignorer alors que vous videz nos batteries pour recharger des appareils inutiles ! Tu crois que ça m'amuse de charrier des litres d'eau et de tremper mes mains dans du vinaigre qui me brûle ? Alors qu'il me suffirait de lancer une machine à laver pour que ce soit réglé ! Mais non ! Puisque vous agissez ici comme chez vous ! Vous détruisez tout ! Vous êtes devenus des parasites sans aucun lien avec la nature, vous êtes si déconnectés que vous ne vous apercevez même pas du mal que vous faites !

— Ferme-la ! cria Auryn.

— J’ai fini, de toute façon ! répondit-elle en haussant la voix.

Auryn serra les poings de colère. Il n’était pas du genre à se battre...

— Stop ! s’écria Derry en s’interposant physiquement.

Le soldat se détourna. Une part de lui approuvait les mots justes d’Inaïs. Auryn était suffisamment franc avec lui-même pour se l’avouer. Et puis, il ne supportait pas les larmes qu’elle s’efforçait de ravalier. Sa détresse le bousculait bien trop profondément. Mais elle leur avait une fois de plus manqué de respect, il ne pouvait pas...

Il préféra s’éloigner. Inaïs n’était pas de ces esprits que l’on dompte. Lui... Lui ne voulait pas être celui qui la briserait, malgré les ordres d’Espan.

Sur le chemin de la maison, tandis qu’il se calmait, il regretta de lui avoir mal parlé. Inaïs le rendait dingue. Ou plutôt, elle le bouleversait. Il n’était pas préparé à l’attirance qu’il ressentait pour elle, une ennemie. Il ignorait comment gérer les pensées qui voguaient souvent vers elle. S’il voulait être honnête avec lui-même, il aimait la concentration dont elle faisait preuve dans les activités quotidiennes, il admirait sa force de travail dans les cultures familiales, sa voix lorsqu’elle lisait des histoires à Leel le détendait... et oui, il appréciait bien trop sa tempéтуosité.

Auryn, assis sur le lit d'Inaïs, se prit la tête entre les mains. Son altercation avec la jeune femme le touchait. Ils ne se connaissaient pas et, s'il y réfléchissait, les rares fois où ils s'étaient parlé avaient davantage ressemblé à une dispute qu'à un échange. Pourtant il commençait à la connaître. Plus grave encore, il désirait mettre de côté leurs ressentiments pour en apprendre davantage sur elle. C'était presque rassurant qu'elle se révolte contre lui, l'envahisseur. C'était dans l'ordre des choses. Elle ne déraillait pas, contrairement à lui.

La jeune femme s'essuya les paupières d'un revers de paumes.

— Excuse-le..., commença Derry d'une voix douce. Il... Auryn ne récupère pas, la nuit, il...

— Derry, le coupa familièrement Inaïs, à bout de nerfs. Je me fiche qu'il ait le mal du pays, qu'il se languisse de sa fiancée ou qu'il ait mauvaise conscience à cause du sang kalian sur ses mains.

Le soldat posa une paume sur sa tête chauve, gêné.

— Je veux juste te dire que...

Elle croisa les bras sur sa poitrine, observant le jeune homme s'empêtrer dans ses explications. Elle ne pouvait prendre le recul qu'il lui demandait implicitement. Elle n'y parvenait pas, encore trop

choquée par l'invasion plave, encore trop éprouvée par cette colocation forcée qui la traumatisait.

— Je toucherai un mot à Matai et Ludek pour l'eau et l'électricité.

Elle opina, reconnaissante.

Derry ramassa les cartes, puis s'en alla avec discrétion.

Inaïs attrapa un tee-shirt à la teinte sombre pour l'essorer sommairement avant de le tremper dans le vinaigre. Elle essaya de se focaliser sur ses gestes, mais elle tremblait encore de son altercation avec Aurn.

Il a raison, bon sang. J'ai agi comme une ado poussée à bout.

Elle se promit d'être davantage maîtresse d'elle-même. Elle repensa au soldat, à sa pâleur et à ses cernes violacés, à ses lèvres charnues pincées en une moue dégoûtée. Elle se souvint de son air harassé le jour de son arrivée... Mais il avait choisi.

Comme moi, saisit-elle avec stupeur. J'ai opté pour rester alors que les Plaves nous colonisaient. Je dois assumer les conséquences de ma décision. Je suis restée pour leur résister.

Chapitre 5

Inaïs appuya sur la poignée à l'instant où celle-ci s'abaissait. Elle sursauta en se retrouvant nez à nez avec Auryn, qui ouvrit des yeux ronds d'étonnement. Elle relâcha la porte, il s'effaça pour la laisser pénétrer dans la salle de bains.

— Merci, balbutia-t-elle en passant devant lui.

L'humidité chaude de la petite pièce l'enveloppa. Derrière elle, le soldat ne bougea pas. Elle prit conscience du poids de son attention. Elle fit volte-face, sur la défensive. Auryn la détaillait de la tête aux pieds. Sur ses traits tirés par l'épuisement (il était de garde la deuxième moitié de la nuit), elle nota son hésitation. Inaïs soutint l'examen sans cacher sa méfiance.

Elle avait surpris plusieurs fois le regard intéressé de Derry, et si elle semblait exaspérer Auryn, elle se doutait que des hommes qui n'avaient pas côtoyé de femmes durant plusieurs mois pouvaient trouver n'importe qui à leur goût (malgré des poils jugés hideux) et surtout, laisser libre cours à leurs instincts. En particulier les Plaves. Personne n'ignorait que leur société était misogyne, ou du moins sexiste. Et s'il avait fallu une preuve supplémentaire à Inaïs, elle n'aurait eu qu'à constater l'absence de filles dans leur armée. Pour le

militaire qui se tenait devant elle, elle n'était peut-être qu'un corps dont il pouvait disposer à sa guise.

Auryn repoussa le battant de bois encombré par des peignoirs et autres robes de chambre. Il commençait à reconnaître les expressions d'Inaïs. Si elle ne manquait pas de courage, il savait qu'elle se méfiait de lui comme de la pire engeance. En s'isolant avec elle, il voulait lui démontrer qu'ils pouvaient juste parler sans crainte. Échanger autre chose que des mots lourds de colère.

— Ton tee-shirt n'est pas assez coloré au niveau de ton ventre.

Sa voix au ton neutre flotta entre eux. L'attention de la Kalianne convergea vers la zone en question. La teinture n'avait pas pris partout de façon homogène.

— Ici ? interrogea-t-elle en désignant une traînée orangée vers son nombril.

Auryn acquiesça d'un mouvement sec avant d'ajouter :

— Et au niveau de ton flanc gauche.

La jeune femme soupira. Il fallait vraiment s'attarder sur sa tenue pour remarquer ces détails.

— J'ai passé la relève à Eyeden. Je te le dis, ce mec ne te laissera pas rentrer sur la place du marché si on aperçoit la nuance d'origine de ton vêtement. Lui, ou un autre de service aujourd'hui. Ce

matin signe la reprise de votre vie quotidienne... avec nous.

Inaïs comprenait. Les Plaves devaient asseoir leur autorité et, pour ce faire, ils avaient sélectionné des soldats zélés pour ce premier regroupement kalian.

Les cils bruns d'Auryn balayèrent ses anneaux noisette mouchetés d'éclats de la couleur de la mousse. Inaïs lui adressa un minuscule sourire. Lorsqu'il se montrait sous son beau jour, il pouvait être charmant, elle le reconnut avec réticence.

— Sur le chemin, je les froterai avec de la terre.

Auryn opina à nouveau.

Inaïs se détourna et souleva ses épais cheveux ondulés afin de les regrouper en un vague chignon à l'aide d'une baguette. Dans le miroir désormais en face d'elle, elle nota l'hésitation du guerrier.

— Je suis preneuse de tes conseils, dit-elle doucement au reflet du jeune homme.

Dans la lumière matinale et sous le poids de la fatigue, il ne lui apparaissait plus si menaçant.

— Tu devrais aussi opter pour une coiffure classique. Classique d'un point de vue plave, ajouta-t-il après une seconde de silence.

Sa franchise l'avait laissée bouche bée une seconde.

Elle avait noté son attention accrue pour la bande tondue sur le côté gauche de son crâne. Même lui, qui arborait pourtant la coupe militaire réglementaire, avait les cheveux plus longs qu'elle de deux ou trois millimètres.

— Laisse-moi deviner, se moqua-t-elle, je ne suis pas rasée au bon endroit pour tous ces Plaves bien-pensants ?

Auryn pouffa. Il pressa ses lèvres l'une contre l'autre avant de hoqueter :

— Pour ceux que tu croiseras là-bas, oui.

La jeune femme haussa les épaules et sourit ironiquement. Elle n'avait pas capté le message qu'il souhaitait lui faire passer : lui parvenait à mettre de côté cette différence culturelle.

— Génial. Je n'ai plus qu'à me coiffer sagement et à aller me rouler dans la boue pour espérer avoir l'autorisation de faire des courses.

Leur rire discret s'évanouit. Sous le ton sarcastique d'Inaïs, ils avaient tous les deux saisi sa rancœur.

Auryn se détourna pour de bon cette fois-ci et referma derrière lui. Le couloir était désert, mais le timbre mélodieux de Leel filtrait par la porte des toilettes. Ce petit bonhomme poussait la

chansonnette à tout bout de champ et il aurait eu tort de s'en priver, sa voix d'enfant émouvait. Plus loin, la cuisine laissait déborder les bruits caractéristiques d'un petit déjeuner typique d'une famille nombreuse.

Sauf qu'il n'y a rien de familial dans cette colonisation..., songea-t-il.

Il s'engouffra dans la chambre qu'il squattait et se glissa sous le drap. Il pensa à son propre entourage, sa sœur et sa mère, dont il n'était pas réellement proche. Jamais son foyer n'avait dégagé autant de joie de vivre. Il n'avait aucun souvenir d'un regard empli d'amour maternel comme celui qu'il découvrait chez Maya, caché sous chacun de ses gestes et sourires. Même lorsqu'elle grondait Leel, il percevait son attachement. De plus en plus souvent, il s'interrogeait sur le déroulement de la vie sous ce toit avant la guerre. Gabyle et Inaïs étaient-elles aussi unies ? Inaïs avait-elle seulement déjà quitté ce cocon familial ? Il n'en doutait pas, cette femme avait l'indépendance dans le sang.

Auryn se demanda alors comment elle vivait le fait de revenir chez ses parents. Pire que cela, puisqu'elle n'avait plus aucun espace personnel : ils s'entassaient dans une pièce pour dormir. Lui ne l'aurait sans doute pas aussi bien supporté qu'elle.

La voix harmonieuse de Leel traversa la cloison de bois lorsqu'il salua sa grande sœur :

— ... l'air triste... T'inquiète pas... belle... même avec... couleurs foncées.

Auryn plaqua son oreiller sur sa tête afin de se soustraire à la suite de l'échange. Les paroles du benjamin l'avaient projeté face à une Inaïs nimbée de soleil dans un délicieux combishort à l'opposé de la mode plave.

Les tissus chamarrés faisaient partie d'elle, de sa culture. Mais le marron et le noir n'enlevaient pas pour autant son charme. Charme qu'elle dégageait naturellement dans ses postures, ses expressions, ses sourires... Il aurait été déplacé de le lui signifier. Auryn ravala un soupir de lassitude et musela cette envie de plus en plus tenace de faire connaissance avec l'ennemie. La tête toujours sous l'oreiller rembourré de graines, il ferma les paupières avec force pour s'obliger à prendre un peu de repos.

Inaïs sangla son casque sous son menton et enfourcha son antique vélo. Cela faisait des années qu'elle ne l'avait pas sorti, mais un peu d'air dans ses pneus et il avait été prêt à rouler ! Gabyle n'attendait plus que son signal pour se mettre en route. Inaïs actionna le pédalier et, lentement, la remorque qu'elle traînait s'ébranla. La cadette resterait à l'arrière afin de surveiller le précieux chargement de denrées alimentaires et, si besoin dans les passages les plus difficiles, elle mettrait pied à terre pour pousser l'étal.

Pour le moment, la route caillouteuse s'avérait plutôt plate, et Inaïs, un copieux petit

déjeuner dans le ventre, tenait la forme. Focalisée sur le chemin, elle ne vit pas, au loin, le dernier signe anxieux de sa mère. Cela valait peut-être mieux : la jeune femme se révélait suffisamment tendue.

Elle avait suivi les conseils d'Aurnyn à la lettre : sa chevelure brune et ondulée s'enroulait en un chignon bas et la terre avait fait son office de camouflage sur ses vêtements.

Rien n'obligeait le soldat à la mettre en garde. Elle ignorait ce qui se serait produit ; dans tous les cas, Aurnyn lui avait épargné un moment pénible. Si l'attention était venue d'un membre de son peuple, Inaïs l'aurait tout de suite interprétée comme un signe d'apaisement. Un peu comme s'il lui avait soufflé « Excuse-moi pour notre accrochage... On en reste là ? » De la part d'un Plave, elle ne savait pas à quoi s'en tenir. Aurnyn n'avait aucun intérêt à enterrer la hache de guerre ni à se montrer sympathique : il était dans ce lieu pour la soumettre.

Inaïs se sentait perplexe devant ce revirement de comportement. Peut-être en toucherait-elle un mot à Gabyle ou à Lélianée... mais cela équivaldrait à analyser ce qui se passait dans la tête d'un adversaire et cela, elle ne le voulait pas.

Elle chassa le soldat de ses pensées pour se concentrer sur la route qui sinuait désormais entre deux champs de céréales vertes. Bientôt, le village apparaîtrait, et avec lui, la placette pavée de pierres

blanches et rose pâle qui dessinaient une grande rosace.

Des militaires armés bouclaient les rues menant au centre. Les deux sœurs s'arrêtèrent au bout de la petite file, à l'ombre d'une maisonnette en torchis au toit de chaume. La bourgade paraissait anormalement silencieuse, en particulier pour un jour de marché. Un frisson anxieux dévala l'échine poisseuse de sueur de l'aînée. Gabyle, son vélo entre les jambes, osa un coup d'œil sur le côté.

— Dans le rang ! hurla une voix grave.

La cadette se cacha presque derrière la petite remorque familiale. Le cœur d'Inaïs entama un triple galop. Aurnyn surgit dans ses pensées : elle aurait aimé que lui et Derry soient à la place des deux sentinelles qui fouillaient désormais la personne devant elle. Il aurait usé d'un ton sévère, pas à ce point mauvais. Elle comprit un point essentiel sur le sniper : il voulait juste paraître autoritaire, il n'était pas méchant. Elle n'eut pas le temps de s'attarder sur cette pensée incongrue : on lui ordonna de descendre de son vélo et d'écarter bras et jambes.

Gabyle la rejoignit et les deux sœurs, stoïques, endurèrent la fouille réglementaire.

Le canon glacé de la mitrailleuse plaqua le tissu en lin du débardeur d'Inaïs, puis de son short long. Il remonta jusqu'à son entrejambe pour s'assurer qu'elle ne cachait aucune arme autour de ses cuisses ni de son ventre.

— D  b  che.

Ses doigts tremblants de peur rip  rent contre les nœuds. De l  autre côté de la remorque, Gabyle s  acharnait de façon identique. Enfin, ceux-ci c  d  rent et le soldat put jeter un coup d  il dans les paniers débordant de denrées. Il t  ta chacune d  elles, plongea ses mains aux phalanges épaisses parmi les prunes délicates pour les ressortir couvertes de jus collant.

  c  ur  e par un tel manque de respect, Ina  s garda pourtant la tête basse. Il saccageait le fruit de leur labeur, la récolte n  e de leur terre sacr  e.

Avec une grimace d  go  t  e, il s  essuya les paumes dans un mouchoir et leur fit signe d  avancer.

Le deuxième homme n  avait pas quitté Gabyle de ses yeux salaces.

— Passe devant, ordonna Ina  s    voix basse, soucieuse d  offrir un semblant de protection    sa s  eur.

La cadette poussa son vélo, aussi silencieuse qu  une femme se sentant souill  e par un regard malsain.

Elles ne pouvaient s  tablir    leur place habituelle, les Plaves en ayant décidé autrement. Les étals devaient être espacés d  au moins un mètre cinquante dans le but d  emp  cher de quelconques échanges illicites. Les all  es semblaient tir  es au

cordeau. Elles s'installèrent, les lèvres closes et les gestes saccadés par le stress, comme tout le monde. Les Kalias utilisaient le troc, les villageois s'arrangeaient pour se partager les plantations afin de proposer des produits différents. La diversité était le maître-mot de ce peuple ouvert d'esprit. Cela se ressentait sur la place désormais pleine.

Petit à petit, les gens osèrent relever la tête et saluer discrètement leurs voisins et voisines. Puis, comme poussées par la même énergie, plusieurs personnes quittèrent leur emplacement pour entamer des négociations.

— Vas-y, j'irai faire un tour un peu plus tard.

Inaïs accepta l'offre de sa petite sœur. Elle bouillonnait d'envie de retrouver Lélianée, mais avant, elle devait conclure des affaires, notamment pour obtenir des œufs, du poisson et de la viande, que les DesLac ne produisaient pas sur leur terrain.

Elle effectua un, puis deux, puis trois aller-retour, les bras chargés de protéines animales, et repartait chaque fois avec des paniers pleins de fruits et de légumes. Un brouhaha finit par s'élever et, les enfants les premiers commencèrent leurs jeux habituels.

Au milieu de la foule, Inaïs accueillit cette reprise de la vie avec gratitude. Bien sûr, les Plaves armés de leurs fusils bouclaient la placette, mais ici, parmi les siens, elle avait le sentiment que même leurs vêtements paraissaient un peu moins ternes.

Elle repéra enfin la gaillarde qu'elle chérissait depuis sa prime jeunesse. Lélianée, penchée par-dessus son étal sur le cabas d'une petite vieille voûtée par le temps, l'emplissait de brassées d'épinards : les derniers de la saison.

D'une œillade bleutée, elle accueillit Inaïs. La jeune femme trépignait de hâte. Polie, elle attendit néanmoins que Lélianée termine avec sa cliente.

— Merci, ma petiotte.

Inaïs sourit devant ce surnom qui ne pouvait pas s'appliquer au mètre quatre-vingt-deux de sa meilleure amie. Sauf dans la bouche de l'aïeule, évidemment, puisqu'elle l'avait vue naître, comme presque tout un chacun ici.

— Merci à toi, Gilla, et à bientôt.

Aussitôt, Lélianée se détourna et attrapa Inaïs par la taille. Cette dernière s'écrasa contre la poitrine développée de son amie et l'enlaça à son tour de toutes ses forces.

— Je me suis fait un sang d'encre. Ça va ? Ils sont comment, chez toi ?

Elle pensa à Matai et Ludek et à la dangerosité qu'ils dégageaient : nul doute qu'ils devaient faire partie des soldats en faction aujourd'hui. Derry écosait des pois pour la première fois de sa vie sous les directives de Leel tandis qu'elle partait pour le marché. Et Auryn, avec sa colère, ses

conseils et ses regards chargés de désir, dormait dans son lit en ce moment même. Elle se sentait trop perdue par ces personnalités si différentes les unes des autres.

— Et toi ? préféra-t-elle esquiver, la bouche à moitié contre les seins de Lélianée.

Cette dernière posa sa joue sur le sommet de son crâne. D'un geste tendre, elle se mit à tracer des cercles dans son dos.

— On n'héberge personne, la ferme est trop isolée. Par contre, ils passent se servir dans nos réserves. Salauds de voleurs, chuchota-t-elle.

Inaïs, en signe de soutien, la pressa contre elle. Elle se gorgeait de son odeur si familière et rassurante. Leurs mères s'étaient rencontrées dans la salle d'attente du pédiatre et s'étaient amusées de constater qu'elles avaient moins de vingt-quatre heures d'écart. Inaïs était la plus vieille. Si leurs parents s'entendaient bien, cela avait été fusionnel pour les deux enfants. Les études de médecine vétérinaire de Lélianée et celles d'architecture d'Inaïs les avaient pourtant éloignées. Physiquement, du moins, car dans leurs cœurs, leur amitié demeurerait unique. Unique parce que portée par un profond respect et une loyauté sans faille.

— Ah ! En voici, de belles retrouvailles !

Lélianée et Inaïs s'écartèrent, tout sourire pour Liloo. Elles avaient partagé quelques leçons à

l'école et s'étaient retrouvées à plusieurs soirées communes.

— Je suis sûre que vous allez remettre ça, toutes les deux ! fanfaronna la jeune fille à la crinière rousse aux pointes teintées en blond.

Lélianée sourit en coin, un air canaille éclaira son visage buriné par le soleil.

— Pourquoi pas ?

Inaïs éclata de rire. Elle se sentait légère, comme si sa vie se résumait à profiter sans anxiété. Accepter la proposition de sa meilleure amie à passer du bon temps était juste la première étape. Lélianée et elle s'étaient offert leur première fois à quinze ans, et si elles s'étaient rendu compte que le sentiment amoureux n'avait pas sa place entre elles, cela ne les empêchait pas de s'octroyer quelques caresses de temps à autre.

Les trois jeunes ne retinrent plus leur fou rire, peut-être dû à la pression qui retombait. Après tout, elles entamaient la fin de matinée et aucun incident avec les envahisseurs n'était à déplorer.

Inaïs fit le tour de l'étal pour donner l'accolade à Liloo. Derrière elle, une patrouille remontait l'allée. Elle reconnut les cheveux ras grisonnants et la stature sèche du caporal Espen. Celui-là même qui l'avait poussée sans état d'âme contre sa porte d'entrée, comme si elle ne

représentait rien d'autre qu'un insecte répugnant sur son passage.

— Eh ! Vous voulez voir le symbole de la résistance ? s'écria Liloo de son air le plus espiègle.

Elle n'avait pas remarqué les soldats. D'un geste vif, elle dégagea son épaule, laissant apparaître une bretelle d'un jaune acidulé. Elle pouffa, insouciance.

Inaïs n'eut que le temps d'apercevoir une main épaisse qui prenait son élan, prête à s'abattre sur la jeune fille. Par pur réflexe, elle s'interposa. Son avant-bras repoussa la main en un large arc de cercle. Le caporal Espen, le regard flamboyant de rage, l'attrapa par les cheveux et la jeta à terre. Inaïs crocheta sa jambe au même moment et ils roulèrent au sol, entraînés par leur poids.

Les Kalians étaient un peuple pacifiste. Ils ne se battaient pas, ils parlaient. Cela expliquait leur défaite cuisante, le terrain cédé si rapidement face à l'ennemi. Pourtant, la jeune femme bouillonnait d'une telle rage depuis le début de l'invasion, et plus encore depuis la colonisation, que son corps semblait extérioriser son émotion sans qu'elle le décide.

Espen venait de lui fournir une occasion de se défouler. Elle ne la laisserait pas passer.

Les gens s'étaient mis à hurler autour d'eux. Le dos d'Inaïs heurta durement les pavés lorsqu'ils s'immobilisèrent. Espen, au-dessus d'elle, lui

décocha un coup de poing en pleine pommette. Inaïs s'entendit crier de douleur. L'arrière de son crâne cogna contre la pierre, une multitude de points lumineux dansa devant ses yeux. Malgré tout, elle tenta de repousser l'homme qui l'écrasait de tout son poids. Elle lui asséna une gifle magistrale.

Le deuxième crochet la cueillit violemment. Sonnée, elle cessa de se débattre. Anéantie par la souffrance, elle n'entendit pas Lélianée s'époumoner :

— Inaïs !!!

Chapitre 6

Maya finissait d'ébouillanter des pots pour la confiture de cerise lorsque le téléphone sonna. Les Kalians n'utilisaient que très peu cette technologie coûteuse en énergie. Elle décrocha, curieuse.

« Maman ! »

Dans l'instant, elle reconnut la voix paniquée de Gabyle.

« C'est Inaïs. Ils l'ont prise. Ils l'ont emmenée ! »

La matriarche sentit le plancher s'ouvrir sous ses pieds. Elle se retint de justesse au plan de travail.

— Maya ? Vous allez bien ?

Une poigne ferme la fit asseoir sur une chaise arrivée là elle ne savait comment.

— Tu parles des Plaves ? Les Plaves détiennent Inaïs ?

Leel hoqueta de stupeur et se réfugia entre les bras de sa mère. Maya avait la sensation de patauger dans un épais brouillard. Elle continuait à voir : Derry et ses yeux aussi ronds que des soucoupes ; Auryn apparu dans l'encadrement de la porte derrière lui. Elle entendait sa fille, à l'autre bout du combiné, pleurer à chaudes larmes. Mais son

cerveau refusait de faire un lien entre ces visages bouleversés, les sanglots et l'information capitale reçue.

« Maya, c'est Lélianée. Inaïs s'est interposée entre le caporal Espen et Liloo. Elle a été battue et arrêtée par les Plaves. »

— ...

« On ignore où ils l'ont emmenée. »

— Où est ma fille ?

Derry se figea sous le regard glacial de son hôtesse. À son air de louve prête à attaquer, il sut sans l'ombre d'un doute qu'il devait répondre vite et calmement. Il avait à peu près déchiffré les dires de la femme au téléphone, qui sanglotait désormais.

— Était-elle consciente ?

Maya, muselant de toutes ses forces ses émotions, répéta son interrogation à Lélianée. Derrière lui, Derry sentit Auryn s'approcher.

— À peine.

— Que se passe-t-il ? demanda Auryn.

Il tentait de maîtriser l'urgence dans sa voix, mais à la question « Les Plaves détiennent Inaïs ? », son sang s'était figé dans ses veines. Derry lui répéta le peu d'informations en sa possession, puis il essaya de rassurer Maya :

— Ils l'ont sûrement menée au QG, où elle pourra se faire soigner...

C'était faux. Aurn le savait et, au timbre incertain de Derry, Maya n'était pas convaincue. Il n'avait pas reçu l'ordre direct de taire une telle information, aussi lâcha-t-il :

— Si elle n'est pas au QG, elle est dans la geôle du musée.

En cas de problème avec un habitant, les soldats devaient se servir de cette ancienne prison. Espen n'avait aucun intérêt à soigner Inaïs. En toute logique, il l'avait jetée aux fers.

— Je suis de garde de dix-huit heures à minuit, je pourrai m'en assurer.

À cet instant, Matai et Ludek entrèrent dans la maison. Hilares, ils se figèrent pourtant face aux mines graves de leurs camarades.

— Lélianée, dis à Gabyle de rentrer sans traîner. J'appellerai chez toi pour te tenir au courant dès qu'en j'en saurai plus.

« Merci, Maya. »

— Racontez-nous, ordonna Derry.

Ils n'omirent aucun détail. Ni le sang, ni les cris de douleur, ni les mines outrées des Kilians rapportés par leurs camarades. Le caporal Espen l'avait mauvaise. Il ne s'attendait pas à ce que la

rébellion vienne d'une femme. Encore moins qu'elle ose l'attaquer physiquement. Il réfléchissait au châtement d'Inaïs. Il serait exemplaire. On ne s'en prenait pas à un Plave sans conséquences, surtout lorsqu'il s'agissait d'un haut gradé.

Quant à l'inconsciente qui exhibait ses sous-vêtements à la couleur indécente, elle s'était évaporée. Ce n'était pas un souci pour Espen : Inaïs paierait pour elle.

Leel sanglotait contre sa mère. Maya le câlinait machinalement. Rongée par l'inquiétude, elle ne parvenait pas à réfléchir. Derry et Auryn échangèrent un regard lourd de sens. Ils ignoraient quelle punition Espen choisirait, mais ils ne doutaient pas qu'elle serait aussi tordue que son esprit. Tous les soldats de la section avaient essayé au moins une humiliation cuisante de la part de leur chef.

Derry remercia leurs camarades, qui décampèrent vers leur chambre.

Auryn sentit son estomac se contracter de plus belle. Inaïs allait souffrir pour sa solidarité. Cela, au lieu de la faire rentrer dans le rang, la rendrait insoumise. Le soldat pouvait en mettre sa main au feu. Si Espen l'interrogeait, il s'en rendrait forcément compte. Et il réfléchirait alors à un moyen encore plus retors de la vaincre.

— Auryn, pourrais-tu essayer de voir Inaïs avant ta prise de poste ce soir ? questionna doucement Maya.

— Le mieux serait que Derry et moi allions glaner quelques nouvelles dans l'après-midi. Derry pourra revenir t'en informer et moi, je ferai mon possible pour Inaïs.

Maya acquiesça silencieusement. Entre ses bras, Leel s'était calmé et réclamait désormais à manger. Elle avisa la petite horloge murale à balancier : presque treize heures. Gabyle ne tarderait plus. La mère de famille se ressaisit : ils allaient passer à table, puis elle rassurerait sa cadette. Peut-être pourrait-elle demander à son beau-frère d'aller pêcher des informations directement auprès des Plaves ? Ensuite, les deux tireurs d'élite partiraient...

Ces soldats ennemis ne feignaient pas l'inquiétude. Maya ignorait si cela lui faisait du bien de se sentir soutenue ou si cela la terrorisait davantage. Car eux connaissaient leur supérieur mieux que personne.

Gabyle s'effondra contre sa maman. Elle avait l'impression que jamais elle ne s'arrêterait de pleurer. La première phrase qui sortit de sa bouche fut pourtant :

— Il faut rentrer la viande...

— Leel, occupe-t'en pendant que je console ta sœur, s'il te plaît.

Le petit garçon, portrait craché de son père au même âge, obéit, bien qu'une part de lui renâclât à quitter sa mère d'une semelle. Elle seule détenait le pouvoir de l'apaiser...

— Allez, bonhomme, je vais t'aider.

Derry tendit vers lui le battoir qui lui servait de main. Leel n'osa pas refuser. Le soldat était un ennemi impressionnant, mais derrière sa carrure, il percevait une réelle gentillesse. Malgré tout, l'enfant prétexta ouvrir la porte d'entrée pour rompre le contact. Il ne pouvait offrir sa confiance à un Plave.

Dans la cour inondée d'un soleil brûlant, la remorque attendait d'être déchargée. Le militaire et le petit Kalian retirèrent le tissu attaché à la hâte pour découvrir des caisses et des paniers de victuailles.

— Oh ! Des grillons ! J'adore ça et Auryn aussi.

— Il va falloir patienter. Maman cuisine en priorité la viande morte pour ne pas la gâcher.

— Je l'ignorais. En Plavie, on achète des plats déjà tout prêts.

Le garçonnet lui jeta un regard sidéré. Le matin même, il lui avait enseigné à écosser des pois, sa mère avait enchaîné avec un cours sur la confiture

et maintenant... il lui avouait ignorer comment tuer et préparer la nourriture qu'il consommait !

— Mais... tes parents, ils t'ont appris quoi ?

Devant la mine perplexe de son vis-à-vis, Derry sourit.

— Pas ce genre de choses. Nous avons beaucoup d'industries qui gèrent cela. C'est plus... hygiénique.

— Mais tu n'es jamais allé visiter l'une de ces usines ? Moi, je suis allé voir un abattoir avec ma classe. C'est une sortie obligatoire, on nous explique plein de trucs sur la naissance des animaux, comment s'en occuper... jusqu'à leur mort.

Bouche bée, le soldat le fixait bêtement.

— Et puis, on fait pareil pour les plantes, même si moi, je savais déjà plein de trucs grâce à nos cultures. On apprend les mots pour les remercier de nous nourrir. Et toi ? Vous dites quoi, en Plavie ?

Sous le soleil de plomb et le regard plein de sérieux de cet adorable enfant, Derry secoua la tête, silencieux. Il prenait conscience que son éducation lui avait simplement enseigné la consommation. Éprouver la moindre once de respect pour un légume ou un morceau de barbaque ne l'avait jamais effleuré. Sous l'attention lumineuse de Leel, cela lui sembla soudain être une aberration. Il ne savait pas l'expliquer, ce qui ajoutait à sa confusion.

Le petit, le voyant toujours telle une carpe hors de l'eau, empoigna un panier de courgettes rondes pour le stocker dans le débarras du jardin. Derrière lui, enfin, le soldat reprenait ses esprits. Les bras chargés, il le rattrapa et souffla :

— J'aimerais bien que tu m'en dises plus sur la façon de remercier la nourriture.

Dans la pénombre de la large pièce, Leel sourit de toutes ses dents. De sa voix mélodieuse, il expliqua :

— Tout d'abord, il faut toujours demander l'autorisation à la plante ou à l'animal, pour savoir s'il est prêt. Ou il faut au moins le prévenir qu'on va le cueillir ou l'emmener à l'abattoir.

Stupéfait, Derry opina. Le petit garçon lui fit signe de le suivre tout en poursuivant :

— Pour la bête, on doit lui faire une caresse, être vraiment tout doux avec elle. Et puis, elle reçoit une piqûre qui l'endort et après, on l'égorge.

— Et toi... tu as assisté à tout cela ?

— Bien sûr ! C'était très triste, même si papa m'avait déjà expliqué comment ça se passait. C'est ça qui m'a fait comprendre pourquoi on ne mange pas souvent de la viande. Je savais qu'il ne devait pas y avoir trop de troupeaux pour préserver l'équilibre de la nature, mais j'avais pas senti la raison dans mon cœur. Quand j'ai vu cette brebis s'endormir dans les

bras de son éleveur, puis le grand couteau... Je n'ai jamais autant remercié un être de donner sa vie pour que je puisse manger.

Sur ces paroles d'une profondeur déroutante pour Derry, Leel attrapa une autre caisse et en désigna une pour le soldat. Il lui dit :

— La viande est ici, apporte-la tout de suite à maman, s'il te plaît.

Enfin, le repas toucha à sa fin. Matai et Ludek avaient dévoré leur part, là où Derry et Auryn s'étaient sustentés par habitude, l'estomac trop noué. La famille DesLac s'était installée dans le salon. Ils ne mangeaient jamais ensemble. D'une part, la table ronde ne permettait pas d'accueillir autant de monde, d'autre part, et Auryn le comprenait aisément, leurs hôtes n'avaient pas envie de partager un moment si convivial.

Les snipers débarrassèrent, pressés de se mettre en route. Les deux autres leur tendirent leurs assiettes d'une main molle. S'ils refusaient encore d'aider aux tâches ménagères, au moins ne leur servaient-ils plus de remarques acerbes à ce sujet.

Enfin, les deux amis enfilèrent leurs casques aux couleurs camouflage. Auryn se sentait bien trop stressé pour ne serait-ce qu'ouvrir la bouche, mais Derry, lui, rassura Maya comme il le put avant de le rejoindre.

Ils se mirent en route sous un soleil de plomb. Sous leurs lourdes bottes, une fine poussière s'élevait du chemin en terre battue. Sur les cailloux, on aurait sans doute pu faire frire un œuf. Autour d'eux, une forêt d'arbres fruitiers étendait ses branches aux feuilles flétries par la chaleur. Auryn plissa les paupières, aveuglé par les rayons de l'astre diurne. Sur son visage couvert de gouttes de sueur, il captait un filet d'air.

J'ai de la chance d'être ici. À Pivost, il n'y aurait pas eu la moindre brise à cause des immeubles et du béton.

Cette pensée le sidéra.

Il guerroyait ! La chance n'avait pas sa place dans sa vie. Ses cernes, causés par les images traumatisantes imprimées dans son cerveau, en témoignaient. Pourtant, malgré cela, Auryn ne put s'empêcher de songer que la douceur de vivre kalianne commençait peut-être à étaler un peu de baume sur ses blessures psychologiques. La qualité de vie... et une certaine fille aux yeux de biche et à l'improbable coupe de cheveux.

Il se faisait un sang d'encre pour Inaïs. Il refusait d'y réfléchir plus en avant, se forçait à ne rien anticiper, à attendre d'être sûr de la sentence avant de s'angoisser... Mais cela ne fonctionnait pas. Son esprit restait focalisé sur ses traits et ses courbes, sur son sourire le matin même, dans la salle de bains... et sur cette foule de petites choses que la vie commune

lui avait permis de remarquer : son air adorable au réveil, sa manie de se ronger l'ongle du pouce lorsqu'elle réfléchissait, son sourire tendre quand elle observait les oiseaux dans le jardin...

— Tu sais qu'ils remercient les animaux avant de les abattre ?

Auryn jeta un coup d'œil incrédule à Derry. Que racontait-il ?

— Les Kalias ne tuent pas à la chaîne, comme chez nous. Ils choisissent les bêtes, leur demandent la permission, leur...

— Derry, j'ai pas la tête à ça, coupa-t-il d'une voix qu'il s'efforça de rendre pondérée.

— Donc tu vas enfin avouer qu'elle te plaît ? appuya son vis-à-vis avec aménité.

Auryn se détourna pour se focaliser sur le chemin. Ils avançaient d'un bon pas, même s'ils se trouvaient encore à une vingtaine de minutes du village. Autour d'eux, les champs reflétaient la luminosité avec force.

Il ne voulait pas engager cette discussion avec son ami. Est-ce qu'Inaïs lui plaisait ? S'il s'était adroitement voilé la face ces derniers jours, l'arrestation de la jeune femme avait arraché ses œillères. Il restait dérouté par la force de son inquiétude pour elle.

Ils suivirent l'arrondi d'un virage et croisèrent un artilleur de leur section. Le salut militaire n'était pas de rigueur entre eux, mais par habitude, ils mirent une main sur leur cœur, puis présentèrent leur paume.

— Eh ! J'ai un message pour vous et pour la famille DesLac.

D'un bref mouvement du menton, Derry l'invita à poursuivre. Auryn, paralysé, ne pouvait qu'écouter.

— La fille avec qui vous créez sera fouettée sur la place du marché demain matin. Tous les habitants sont convoqués pour neuf heures. Chaque soldat doit aller prendre ses ordres auprès du caporal, on va être déployés pour sécuriser le périmètre. Vous pouvez annoncer la nouvelle à la famille ? Et avertir Matai et Ludek ? J'ai déjà croisé vos voisins.

— Bien sûr, répondit Derry.

Auryn avait l'habitude d'être en état de choc. Chaque bataille lui procurait cet effet : l'impression d'avoir les deux pieds sur terre et la tête dans les nuages, les sens engourdis.

Il observa leur camarade opérer un demi-tour et remarqua que Derry se tournait vers lui.

— Je vais trouver un moyen de la voir, affirma Auryn.

Sa voix blanche lui fit tout drôle. Il sembla réintégrer son corps. Ses oreilles se débouchèrent. La bouche de son ami s'ouvrit sous le coup de la surprise.

— Tu sais que si tu n'as pas reçu l'ordre de la surveiller, tu n'as pas le droit de l'approcher.

— Je vais trouver un moyen de la voir, répéta Auryn, sûr de lui, en accrochant les iris marron de Derry.

Derry referma la bouche. Il retint de justesse les mots qui lui brûlaient les lèvres : *tu l'aimes*.

— Je retourne prévenir Maya, dit-il finalement. Bonne garde et... bon courage.

Auryn opina et poursuivit son chemin.

Chapitre 7

Auryn adressa un signe de la main à son compagnon de garde. Ce dernier s'éloigna à la hâte, il traversa la fameuse place jusqu'à l'auberge du village que les Plaves s'étaient appropriée. Il passerait une partie de la nuit à boire et à baiser la prostituée pour qui il avait le béguin. Auryn l'avait écouté raconter ses performances sexuelles durant les six heures de patrouille. Pas moyen de le faire taire.

De l'autre côté, les deux soldats qui avaient pris la relève se fondaient déjà dans les ténèbres. Le croissant de lune grise éclairait les pavés d'une lueur fantomatique.

Auryn inspira profondément. Le stress envahissait son organisme. Derrière lui, les lumières de la salle principale, l'équivalent des mairies plaves, étaient éteintes. Le caporal Espen dormait.

Auryn emprunta la rue à droite du bâtiment, contourna un puits protégé par une magnifique barrière sculptée, puis s'engagea dans un passage assez large.

Intérieurement, il s'astreignit au calme. Il ne risquait pas grand-chose à enfreindre les règles, surtout s'il jouait au soldat zélé, désireux de se faire remarquer par sa hiérarchie.

Un premier homme gardait l'entrée.

— Salut. Je viens voir la Kalianne.

— T'as une autorisation ?

— Je viens de moi-même pour m'assurer qu'elle n'est pas trop amochée, sinon le plaisir ne durera pas très longtemps, demain. Et puis, je vis chez elle. J'ai quelques infos sur sa famille qui la feront... réfléchir. La nuit va être longue, pour cette salope.

L'autre toqua deux coups brefs au heurtoir de bronze, puis un contre le bois clouté. Un vantail s'ouvrit sur un deuxième gaillard, qui reconnut son compagnon et déverrouilla.

— Il vient la voir.

— Tout droit dans le couloir qui descend, grogna l'artilleur.

La petite pièce voûtée avait été transformée en accueil de musée avant de servir pour la Force armée de Plavie. Un présentoir avec divers prospectus ainsi qu'un bureau composaient le mobilier. Le deuxième soldat s'affala sur sa chaise, prêt à retourner à sa somnolence. Il ne s'en cachait même pas.

Auryn n'avait jamais combattu à ses côtés. Le veinard les avait rejoints tandis qu'ils s'éloignaient du front pour asseoir leur autorité ici, la section ayant gagné un repos bien mérité. Le sniper songea que la

nouvelle recrue manquait d'obéissance. Puis il retint de justesse un rictus : c'était l'hôpital qui se foutait de la charité !

Aurnyn lui tourna le dos pour s'enfoncer dans les entrailles fraîches de la terre. Il n'avait pas confiance en ces antiques murs qu'une ampoule nue et lointaine éclairait vaguement. En transformant la geôle en musée, les Kilians avaient gardé l'atmosphère glauque du lieu.

Au détour d'un virage, le soldat déboucha sur les anciennes cellules situées à sa droite. De solides barreaux s'enfonçaient dans le sol et le plafond. Le couloir s'élargissait à peine : au bout, une troisième sentinelle se leva de son siège.

Aurnyn approcha et resservit son baratin. Il lutta de toutes les fibres de son corps pour ne pas jeter un coup d'œil à Inaïs. Dans l'angle de sa vision, il apercevait une masse sombre et avachie.

— Laisse ton arme ici, je t'enferme avec elle et j'en profite pour aller chier. Elle est inoffensive, je l'ai bien ficelée quand elle a pissé dans un coin de la pièce. Quelle garce ! Mais bon... peut-être que t'as raison : il vaut mieux la remettre à peu près d'aplomb pour faire durer le spectacle demain.

Le sniper acquiesça en se déchargeant, fébrile. Il ne craignait plus de se faire rire au nez à cause d'un mensonge bidon. Désormais, l'angoisse le rongait parce qu'Inaïs n'avait même pas bougé. Il devait être à peu près une heure du matin,

l'altercation avait eu lieu près de quatorze heures plus tôt. Soit elle dormait, soit elle souffrait d'un sévère traumatisme crânien. Si tel était le cas, il avait suffisamment épaulé les soignants pour le détecter. Quelles solutions s'offriraient alors à lui ?

La grille grinça dans son dos. Le cliquetis du verrou résonna. Inaïs ne bougea pas. Avait-elle été davantage cognée loin des yeux de ses semblables ? Le caporal ou les soldats s'étaient-ils défoulés ? L'autre s'était-il contenté de l'attacher ou l'avait-il davantage maltraitée ?

Auryn s'avança sans précipitation. La vigie attendait son premier contact avec l'ennemie pour partir vaquer à ses occupations.

Il s'agenouilla. Il ne sentit pas la pierre humide et dure. Inaïs gardait le visage baissé, les bras liés au-dessus de sa tête. Bon sang ! S'il l'avait laissée trop longtemps dans cette position...

Auryn lui attrapa le menton, d'un geste qu'il escompta suffisamment indifférent, et le redressa. Les yeux d'Inaïs se réduisaient à deux sillons, mais il y vit cet éclat propre à la jeune femme.

D'un coup d'œil aguerri, il jaugea les dégâts : une pommette gauche contusionnée qui virait au violet, la lèvre inférieure fendue côté droit. Une rigole de sang séché s'échouait dans son décolleté. Le plus inquiétant restait ses bras suspendus : ses mains, exsangues et cyanosées, n'étaient pas belles à voir.

— Depuis combien de temps est-elle entravée ?

— Une heure. Je lui avais interdit... Tu sens pas l'odeur ? C'est moi qui me farcis une garde de merde, maintenant.

Inaïs détourna le regard, hermétique. Auryn s'aperçut qu'il ne l'avait pas lâchée. Elle avait dû supplier ce connard d'aller aux toilettes et lui avait refusé.

— Bon. Tu peux partir, grogna Auryn.

Le militaire s'exécuta sans un mot de plus.

Le sniper ne perdit pas un instant. Il se redressa, le visage d'Inaïs désormais contre son torse, et défit le nœud. Elle s'affala en gémissant.

Lentement, il abaissa ses bras. Inaïs souffrait le martyre : son sang circulait à nouveau dans ses membres ankylosés. Les larmes lui montèrent aux yeux. Il se força à garder son calme, bien que son cœur martelât ses côtes. Il ne supportait pas sa douleur. Avec la guerre, il se croyait pourtant insensibilisé...

Il plaça ses mains toujours attachées devant elle, entre ses propres cuisses, et déboucha sa gourde. Inaïs, enfermée dans sa souffrance, ne s'en aperçut même pas.

— Dépêche. On n'a pas beaucoup de temps, murmura-t-il.

Il disposa une mèche derrière son oreille.

Ce geste tendre sembla connecter la jeune femme à lui. Il en profita pour lui présenter l'outre à moitié pleine, qu'elle vida en quelques gorgées.

Auryn s'avérait incapable de déchiffrer son expression. De toute façon, ce n'était pas le moment ! Même s'il rêvait de mettre le monde sur pause et de l'enlacer.

Avec douceur, il l'adossa au mur de pierre. De sa poche de cuisse, il sortit une petite trousse destinée aux premiers secours. Il imbiba une première compresse d'eau stérile froide et la lui colla sur sa joue tuméfiée. Elle grimaça en fermant l'œil. Le caporal Espen ne l'avait pas loupée.

Il déboucha une deuxième fiole, emplie de liquide désinfectant, et s'occupa de sa lèvre. Ses gestes étaient précis et délicats. L'entaille, assez fine, ne laisserait pas de cicatrice. Et si tel était le cas... sa bouche n'en serait que plus belle.

Auryn déglutit, vaincu par sa propre pensée. Dans cette prison, chaque seconde comptait. Il ne pouvait s'octroyer le luxe de lutter contre lui-même.

Il empocha la compresse pour s'en débarrasser plus tard en toute discrétion, en mouilla une autre et nettoya la rigole de sang sur son menton, puis le long de son cou. Inaïs pencha la tête en arrière, s'offrant ainsi à lui. Auryn mobilisa sa détermination, glissa sur la peau dorée au duvet

hérissé. La différence de température entre ici et dehors était flagrante, et Inaïs ne portait que son fin tee-shirt d'été. Il ne pouvait rien faire pour cela. Il se focalisa sur les deux petites collines de chair qu'il ne devait pas toucher par inadvertance et sur le sang brun collé à l'épiderme. À chaque courte inspiration de la jeune femme, son cœur ratait un battement.

Trop tard, il se dit que ses collègues risquaient de le démasquer. Il n'aurait pas dû nettoyer Inaïs. Il avait justifié sa présence pour la soigner sommairement afin de profiter d'un supplice digne de ce nom dans quelques heures. En réalité, ses soins ne remettraient pas d'aplomb la Kalianne : elle n'était pas assez amochée pour qu'ils fassent une différence. Effacer les traces de sang était un acte injustifiable. Il n'avait plus qu'à espérer que personne ne le remarque ou au moins, que personne ne le verbalise.

Il se débarrassa de la compresse à l'odeur ferreuse et Inaïs tourna à nouveau son visage vers lui. Il retira celle sur sa pommette, qui rejoignit ses consœurs.

— J'ai mal à l'arrière du crâne, chuchota-t-elle.

Elle se pencha en avant pour lui montrer la partie de son corps en question et le sniper se retrouva une fois de plus avec son visage contre ses pectoraux. Inaïs devait entendre son pouls affolé. Elle interpréterait ce signe physique comme une

marque du stress lié à leur situation, ce qui n'était pas entièrement faux.

D'un geste habile, il défit le chignon bas qui ne ressemblait plus à la coiffure sage du matin. Il manquait de lumière pour évaluer correctement les dégâts, mais il percevait quelques racines engluées entre elles. Elle avait peut-être saigné. Il tâta une bosse. Dans le doute, il désinfecta.

— Auryn ? Ça va ?

— Yep ! répondit-il aussitôt.

— J'reviens dans deux minutes alors.

— OK.

Inaïs commença à se décoller de lui. D'une main sur son épaule, il la stoppa. Dans le creux de son oreille, il susurra :

— Sois forte.

Figée, elle acquiesça de façon à peine perceptible. Presque joue contre joue, Auryn le sentit. Il la relâcha, bien qu'il n'eût pas tout à fait terminé. Il n'osa pas croiser son regard, qui pesait désormais sur lui. Comme un dernier cadeau empli d'espérance, il reproduisit le mouvement qu'il connaissait par cœur : celui qu'effectuait Inaïs pour dégager son crâne rasé. Les doigts calleux du soldat volèrent dans les cheveux bruns jusqu'à les tresser sommairement sur le côté. Avec cette coiffure typiquement kalianne, typiquement elle, il lui

permettait d'apparaître telle qu'elle était. Non pas soumise comme une femme à la terre colonisée, mais libre comme une femme qui embrasse son destin.

Le caporal Espen voulait faire d'elle un exemple d'asservissement, Auryn lui offrait la possibilité d'en être un à l'exact opposé.

Il pourrait justifier de l'avoir coiffée pour examiner son crâne ou pour avoir une coiffure qui tiendrait lors du supplice. Auryn n'était pas sûr que cette explication supporte un examen plus poussé, mais il ne pouvait pas laisser Inaïs affronter seule son calvaire. Il se devait de lui offrir le maximum de soutien dont il était capable. Une fois encore, il espéra que les soldats seraient trop absorbés par l'évènement exceptionnel...

Quand il eut fini, il plongea dans deux anneaux de la couleur des noisettes qui le firent chavirer. Ils balayèrent ses craintes. Inaïs demeurerait fière et courageuse.

Mais il voulait être certain qu'elle interpréterait son acte correctement. Il effleura sa natte en chuchotant :

— Kalianne.

Plus loin, le son de lourdes bottes martelant le sol leur parvint. Entre Inaïs et Auryn, l'air sembla pétiller. Un lien invisible se tissa. Les pas bruyants passèrent le virage du couloir. Auryn attrapa la corde qui retenait les poignets d'Inaïs et la noua aux

barreaux, ainsi les aurait-elle à sa hauteur. Il jeta un coup d'œil à ses mains, moins cyanosées, et se releva à l'instant où la vigie arrivait.

Inaïs avait perdu la notion du temps. Cette prison enterrée ne laissait pas filtrer la moindre lueur. Elle avait faim, soif et froid. Mais ces signes physiques n'étaient rien en comparaison de la peur qu'elle sentait croître dans son ventre.

Espen lui avait lui-même annoncé sa sentence, une punition qu'il avait sûrement choisie sans concertation ni procès. Cela se confirmait, les Plaves ne brillaient pas par leur sens de la justice. Pour autant, Inaïs n'avait jamais envisagé d'en être la cible.

Lorsque son cerveau commençait à déconnecter, vaincu par l'épuisement, elle flottait dans une sorte de brouillard. Non, on ne la fouetterait pas sur la place publique pour s'être interposée entre un bourreau et sa victime. Cela relevait de l'impossible, purement et simplement. Ils ne vivaient plus en ces temps barbares...

Dès qu'elle reprenait pied à cause des multiples douleurs qui la traversaient, l'angoisse rampait sous sa peau. Cette même peau que la lanière meurtrirait.

Un sanglot comprima sa gorge. Vite, elle se focalisa sur le visage de sa mère, ses bras maternels

et son amour inconditionnel. Avec soin, elle évita de penser à son père et à sa disparition. Un par un, elle songea aux gens qu'elle chérissait : Gabyle et Leel, Lélianée et Lorelaï, qu'elle retrouverait bientôt à Kator. Sa vie ne pouvait pas se terminer ainsi...

